VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
IV
616
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTI

Armadio XXIII

Num.° d' ordine 40

5733

Palchetto

E 6

18-5-48

B. Prov.
III
616

612177

ESSAIS
SUR LA VIE
de la feuë
REINE
D'ANGLETERRE.

Par Mylord BURNET, Evêque de Salisbury.

Traduit de l'Anglois par DAVID MAZEL, *Ministre.*

A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire prés de la Cour, à la Librairie Françoise.

M. DC. XCV.

ESSAIS

SUR LA VIE

de la feue

REINE

DANOLLATERRE.

Par Mylord Burnet, Evêque
de Salisbury.

A LA HAYE,

Chez ADRIAN MOETJENS,
Libraire près de la Cour, à
la Librairie Françoise.

M. DCC. XCV.

ESSAIS
SUR LA VIE
DE LA FEUE
REINE
D'ANGLETERRE.

TOUTE *chair eſt comme l'herbe, & toute la beauté comme la fleur des champs.* Il y a des fleurs plus vives & plus éclatantes, plus belles & plus durables les unes que les autres. Mais ſelon le cours ordinaire l'herbe ſe ſeche, & les fleurs

ſe fanent, quelquefois même ſi vîte & par des accidens ſi imprévûs, qu'aprés avoir crû & fleuri le matin, elles ſont fauchées & flêtries le ſoir. Un coup de faux en emporte une grande quantité; & alors les lieux les plus beaux & les plus fleuriſſans perdent en un moment toute leur décoration. Nous, qui l'autre jour voyions la Reine (oüi l'autre jour, car cette penſée ſera ſi long-tems préſente à nos eſprits, & le ſouvenir d'un tel évenement ſera toûjours ſi frais & ſi recent, que durant un grand nombre d'années nous dirons toûjours à cet égard l'autre jour) nous la vîmes donc, l'autre jour, cette grande Reine, ce Chef-d'œuvre de la nature, poli & perfectionné par toute l'induſtrie de l'art, cette fleur ſi fraîche, dont la vûë faiſoit concevoir de ſi douces eſpérances, & qui avoit avec elle cét air de ſanté & de

de joye qui reſtauroit tous ceux qui la contemploient & qui l'approchoient, & leur faiſoit regarder leur vie comme & trés-ſûre & trés-heureuſe. Mais, helas! cette fleur ſi belle eſt fauchée par un coup bien ſoudain, bien ſurprenant : nos cœurs ont été frapez du même coup qui nous l'a enlevée, & nos eſperances ſont tombées avec elle! Je parle des cœurs & des eſperances de la plus grande & de la plus ſaine partie de nous, qui eſt connuë de celui qui ſonde les cœurs & les reins. Nous levons douloureuſement les yeux au Ciel dans un triſte ſilence, mais avec des regrets ſi profonds, qu'il ſemble que nous enviyons le bonheur de nôtre Auguſte Reine. Nous les abaiſſons vers la terre, comme des gens qui y auroient été précipitez. Nous regardons le Tombeau de cette illuſtre Princeſſe, dans lequel eſt contenu ce

qu'elle avoit de mortel, jusqu'à ce qu'il aquierre l'immortalité; nous le regardons avec une espece d'indignation, ne pouvant souffrir qu'il renferme & consume ces sacrez Restes, pour lesquels nous sentons quelque chose qui semble approcher de la superstition. Nôtre raison a beau s'opposer à de tels sentimens, elle ne peut les faire promptement cesser, ni les éteindre.

La nature, dans les occasions même les plus extraordinaires & les plus accablantes, respire de temps en temps, & donne quelque relâche à sa douleur. Quand le cœur en est trop plein pour permettre des expressions choisies & des discours reguliers, il cherche son soulagement dans des paroles mal articulées, entrecoupées de soûpirs & de sanglots, & accompagnées de larmes. Alors le calme succede à l'agitation, on

reſpire un peu, & l'on a des intervalles de tranquilité. Mais ici nous ſentons une angoiſſe & un deſordre d'eſprit qui ne nous donnent aucun relâche au dedans, & qui au dehors ne produiſent qu'étonnement, que conſternation, qu'air effaré, que regards mal aſſurez & lugubres, que manieres pleines de deſolation. A force de ſentir extrêmement nôtre perte preſente, nous ne la ſentons pas auſſi grande qu'elle eſt par rapport à ſes funeſtes conſequences, ſur leſquelles nous ne ſommes point en état de jetter de longues vûës: nous ne ſçaurions pourtant nous empêcher de les enviſager ces funeſtes conſequences; elles ſont trop viſibles. Nous ne pretendons point entrer trop avant dans les ſecrets conſeils de Dieu, impénétrables à des yeux mortels. Néanmoins ces conſeils redoutables qui nous ont enlevé la

Princeſſe que nous pleurons, ont au dehors un caractére qui nous engage à faire ſur ce ſujet quelques raiſonnemens, qui ne ſont aprés tout que des conjectures, du nombre de celles peut-être qui ſouvent ſont mal fondées. Soit que nous regardions Dieu, ſoit que nous conſiderions la face exterieure des choſes, nous ne trouvons que trop de ſujet de nous abandonner à cette terrible affliction qui poſſede nos ames. Peut-être que quelques-uns pouſſeront de vaines plaintes contre Dieu, & tâcheront de ſoulager leur douleur en accuſant ſa providence. Nos cœurs deſolez nous porteront peut-être à nous écrier, Pourquoi donc cette Ame a-t-elle été doûée de tant de rares, de tant de nobles, de tant d'excellentes qualitez? Pourquoi n'a-t-elle été que montrée à la Terre, avec toutes les vertus; avec tous les

avan-

avantages qui pouvoient faire esperer un grand & glorieux avenir? Pourquoi tant de vastes, tant d'illustres desseins ont été formez par elle? Pourquoi avoit-elle l'adresse & la douceur nécessaires pour les faire reüssir? Enfin, helas! & c'est ce qui nous comble de douleur! pourquoi tout cela nous a-t-il été ravi si subitement?

Il faut le reconnoître, les voyes de Dieu sont des abîmes impénétrables, & nous ne devons jamais les sonder témerairement, ni entreprendre de demander à Dieu raison de ce qu'il fait. Mais ici les démarches de sa providence sont si visibles, que nous ne pouvons gueres nous égarer. Tant d'excellentes qualitez, un si rare merite avoit toute sa maturité, il étoit prêt pour le Ciel. Il étoit trop grand pour la Terre, singulierement pour une partie de la terre aussi corrompuë que l'est cel-

le que nous habitons. Si elle avoit eu le tems d'exécuter ses glorieux desseins, nous en aurions apparemment fait un mauvais usage. Et ce qui nous doit navrer jusqu'au fond de l'ame, c'est que nous avons tout sujet de croire que nous-mêmes, par nos péchez, avons arrêté le cours de si grandes bénedictions.

A moins que selon les sentimens de l'impieté & du libertinage qui se répand parmi nous, nous ne concluyons que Dieu a abandonné la Terre, & que tout roule au gré du destin & du hazard; nous reconnoîtrons ici le doigt de Dieu. Si nous croyons que sa providence veille sur le monde & gouverne tout ce qui arrive ici bas, nous devons être persuadez qu'un aussi grand changement que celui-ci n'a point été fait sans une juste & sage direction du Trés-Haut. C'est pourquoi, au lieu de ces

penſées tumultueuſes & de ces expreſſions mal digerées par leſquelles nôtre extrême affliction tâche de ſe ſoulager, au lieu de ces craintes affreuſes qu'elle nous inſpire, nous devons ramener nôtre eſprit dans l'ordre qui lui convient, & conſiderer plus paiſiblement ce que nous pouvons juſtement craindre, & par quels ſages moyens nous pouvons y pourvoir.

Si nous voulons examiner ce qui peut avoir attiré ſur nous un ſi ſevere jugement, & qui peut dans la ſuite nous en attirer encore de plus fâcheux; ſçauroit-il y en avoir de plus fâcheux! S'il y a encore quelque lieu à l'eſpérance, ſi nôtre playe n'eſt pas incurable, ſi la brêche qu'a fait cette épouvantable tempête n'eſt pas ſi vaſte que nous devions neceſſairement être inondez; cet examen eſt la ſeule reſſource qui nous reſte, eſt tout

ce qui peut contrebalancer une perte ſi conſiderable, ou plûtôt empêcher que nous n'en ſoyons entierement engloutis.

Dans un naufrage, aprés les premiers mouvemens de la frayeur que cauſe un accident ſi épouvantable, chacun tâche de ſe ſauver. Quoy-que d'abord le deſordre & le chagrin où l'on ſe trouve, faſſe ſouhaitter de perir plûtôt que de ſurvivre à une perte, à une calamité ſi fâcheuſe; enfin pourtant la nature revient à elle-même, & l'on ſent que le deſir de ſa propre conſervation eſt ſi fort enraciné qu'il ne ſçauroit être detruit. A preſent donc que nous nous trouvons ſous le fardeau d'une affliction extrême, & que nous ſommes ſaiſis de frayeur à la vûë de ſi grands perils; ce que nous avons à faire pour rendre ce fardeau moins peſant, & diſſiper cette frayeur, c'eſt de *mettre le*

doigt ſur la bouche, parce que Dieu l'a fait, & de ſonder nos cœurs & nous demander à nous-mêmes, Qu'avons-nous fait? & que ferons-nous pour nous ſauver?

Quelque juſte que ſoit une affliction, elle doit avoir des bornes. Nôtre Religion nous enſeigne la moderation. A la verité, elle ne nous inſpire point la dureté indifferente des Stoïciens. Leurs paroles les plus admirées, que le deſtin eſt inexorable; que c'eſt en vain qu'on s'inquiete pour ce à quoi on ne peut remedier; & la fameuſe réponſe de celui qui, ſur la nouvelle de la mort de ſon fils dit froidement, *Je ſçavois que je l'avois engendré mortel*, ont quelque choſe qui ſemble être au deſſus de l'état de la nature humaine. Ce ſont des ſentimens feroces & contraires à cette tendre affection qui nous eſt naturelle, & qui eſt

en

en quelque sorte nécessaire pour les communes nécessitez de la vie. Mais l'extrêmité opposée est beaucoup plus fâcheuse. Tandis que la fureur de la passion gouverne, on ne sçauroit entendre la raison ni la Religion. Les Payens, possedez de cet esprit, ont été ingenieux à inventer ce qu'il y a de plus furieux. En ces sortes de rencontres ils ont regardé les Hecatombes, le sacrifice d'un trés-grand nombre de bêtes, comme une oblation de nul prix; ils ont offert liberalement des sacrifices humains, ils ont crû que des tresors immenses employez à des pompes funebres & à dresser des magnifiques monumens ne suffisoient pas pour faire parvenir heureusement leurs morts à l'état invisible, si ces morts n'étoient suivis d'une infinité d'ames sacrifiées, qui leur serviſſent comme d'escorte. Lors que le monde s'est civi-

civilizé, que premierement les bienſéances de l'humanité, puis les enſeignemens de la Philoſophie, & principalement la Religion revelée du Ciel ont éclairé les hommes, adouci & poli leurs mœurs; toutes ces cruelles ſolennitez ont pris fin, quoy-que la coutume de la depenſe qui ſe faiſoit en ces cérémonies, ait été retenuë & pratiquée par pluſieurs avec trop d'oſtentation. Les corrupteurs de la Religion voyant que la tendreſſe qu'une mort excite dans les cœurs, & qui porte à ſacrifier généreuſement des ſommes conſiderables, leur offroit une abondante moiſſon, n'ont point manqué d'en profiter & d'entretenir un uſage ſi lucratif pour eux.

Ils ont inventé des opinions & introduit des pratiques propres à les enrichir & à les faire conſiderer: & s'ils n'avoient porté les cho-

choses à l'excés ; & ne s'y étoient pris d'une maniere trop grossiere & trop avide pour n'avoir pas fait enfin ouvrir les yeux aux gens, tout le monde auroit été assujetti à leur autorité. Leurs droits paroissoient être fort en sûreté ; & ces personnes-là ne pouvoient choisir des occasions plus favorables pour faire réüssir leurs avares desseins. Car ceux qui mouroient & ceux qui vivoient se trouvoient peu en état d'examiner les prétentions de leurs directeurs : les frayeurs des uns & l'affliction des autres les faisoit soûmettre aveuglément à leur volonté.

Nous avons, graces à Dieu, plus de lumiere, & nous suivons de meilleures regles. Nous sçavons qu'il y a une sage Providence & un Etat futur ; & que ce sont deux sources continuelles de tranquillité & de soûmission ; nous puisons, dans ces sources, des con-

consolations abondantes, & nous y apprennons à moderer nôtre douleur. Les voyes de la Providence, quoy-que toûjours justes, toûjours sages, n'ont pas toûjours la même apparence à nôtre égard : quelques-unes nous paroissent aussi visibles, que d'autres nous paroissent obscures. Il ne faut donc point regarder la Providence comme un Destin rigide, mais comme la conduite ferme d'un Esprit infiniment sage.

Ainsi, nous devons aller aussi loin sur ce sujet que nous pouvons raisonnablement faire, en écoutant le langage de la Providence, en faisant attention à ce qu'elle nous apprend, & jugeant par là des desseins qu'elle a sur nous.

Le plus agreable & le plus utile exercice de nôtre esprit, c'est de rassembler tout ce qu'il y a eu d'excellent & d'imitable dans les personnes dont nous pleurons la perte,

perte, de conſiderer combien cet heureux aſſemblage avoit de charmes, quelle impreſſion il faiſoit, quel aſcendant il avoit, quels effets il produiſoit. On peut alors loüer amplement ſans craindre d'être ſoupçonné de flatterie, ou d'agir par intérêt. En ces occaſions les loüanges ſont une juſtice dûë à la mémoire des perſonnes qui les ont meritées, & un hommage qu'on rend à la vertu elle-même. Le recit de leurs belles qualitez fait impreſſion ſur nos cœurs, nous engage à aimer ou à deſirer en nous les mêmes vertus que nous admirons dans les autres; & l'on ſent des reproches ſecrets quand on loüe en autrui ce que l'on n'a pas ſoin de pratiquer & d'imiter ſoy-même. Ces beaux exemples ne ſont pas ſimplement le ſujet de nos diſcours & de nos entretiens, ou ne ſe diſſipent pas avec le temps; il en reſte quelque im-

impreſſion, & ils produiſent quelques bons effets. Ils s'inſinuent dans nos eſprits ; ils touchent nos cœurs, & avec le temps nous portent à aimer & à pratiquer les mêmes actions que nous trouvons ſi eſtimables. Et certainement un beau modéle ne peut être conſideré qu'il n'inſpire le deſir de l'imiter. Un merite éclatant ébloûit, mais il éclaire ; il frape, mais il touche.

Ceux qui par quelque malheureux engagement ſont fortement attachez à la pratique de choſes qu'ils ne peuvent abandonner, ſentent toutefois une ſecrette vénération pour la veritable vertu, ſingulierement pour la vertu ſublime, telle qu'étoit la vertu de nôtre auguſte Reine. De ſorte qu'il ne faut point douter que ces perſonnes mêmes ne ſoient bienaiſes de voir une juſte deſcription de ſes excellentes qualitez, qui entre-

entretienne, qui excite, qui augmente, s'il est possible, leur admiration presentement, & qui soit peut-être dans la suite, dans les autres periodes de leur vie, d'un plus grand usage pour eux. Ils peuvent desirer d'en devenir, sinon meilleurs, du moins plus sages & plus prudens. On peut esperer que quelque effet que cette description produise dans le temps present, elle en produira de considerables dans les siecles à venir, & que la posterité en profitera. Ce sera un des plus beaux endroits de l'Histoire de nôtre temps, & le plus noble modéle que les Princes & les Princesses puissent jamais avoir. Tous les hommes même, quelque mechans qu'ils puissent être, sont trop interessez aux gouvernemens publics, pour ne pas desirer que leurs Princes ayent une telle bonté heroïque.

Tout

Tout le monde donc ſouhaite ardemment de voir un vif portrait de nôtre illuſtre Princeſſe. Mais quand l'Original a tant de traits particuliers, où la majeſté eſt répanduë par tout, il n'eſt gueres poſſible d'en faire un portrait bien reſſemblant. On peut bien ſe promettre que d'abord on s'écriera, Ah, c'eſt elle-même : mais il faut auſſi s'attendre qu'on ajoûtera, ce portrait n'eſt pas bien reſſemblant ; ce n'eſt pas ſon air, quoy-que ce ſoient ſes traits. Les couleurs ſemblent ne tenir pas, quand nous penſons aux perfections de l'Original.

Des vertus ſublimes & extraordinaires dans les Princes & dans les Souverains ſont quelque choſe de ſi rare, qu'il ne faut point s'étonner ſi elles cauſent au monde une ſurpriſe également grande & agreable. Quand par nos penſées nous parcourons les ſiecles

paſſez

passez & tous les differens païs de la terre; nous ne trouvons gueres de vertu éminente qui n'ait eu quelque tâche, & qui n'ait été accompagnée de quelque grand défaut.

L'étude & la lecture de l'Histoire nous accoûtume à ne pas nous flatter de l'esperance de voir quelque chose de parfait sur la Terre. Et il semble que ce soit une grande presomtion de croire que nôtre siecle ait quelque privilege particulier, & fasse voir un merite dont les Siecles precedens n'ont pas été capables. On trouve que David & sur tout Salomon ont terni par de mauvaises actions le lustre de leurs vertus. Peu de leurs Successeurs sont parvenus au degré de leur perfection, bien qu'ils ayent eu leur merite particulier. Ezechias & Josias sont les seuls à excepter. Il se trouve pourtant dans leur histoire quelques petits faux

faux pas. Conſtantin & Theodoſe ont été deux des plus excellens Princes dont le Ciel ait jamais beni l'Egliſe Chrêtienne. Cependant on n'oſeroit les propoſer pour modéles en tout. Clovis & Charles-Magne font une grande figure dans l'Hiſtoire, parce que le monde eſt diſpoſé à ſe ſouvenir de ce qu'il y a eû de bon en eux, & à oublier le reſte. Une peinture complette de toutes leurs qualitez & de toutes leurs actions auroit un côté bien beau & un autre bien laid, qui rendroient tout le Tableau fort étrange. Si ce qu'il y a eû de bien & de mal dans la plûpart des Princes les plus célebres & les plus eſtimez étoit mis en oppoſition l'un à l'autre, & repreſenté auſſi naïvement que Suetone, cét ingenieux Critique, a repreſenté les Empereurs Romains, peut-être qu'on reviendroit de l'admiration qu'on a eûë

pour eux, & qu'on seroit en peine de déterminer quel côté l'emporteroit.

On a particulierement trouvé à redire aux actions des femmes qui ont eû les rênes du Gouvernement, & il n'y a gueres eû de Souveraines dont les exemples ayent reparé les fautes des autres. La fierté du caractere de Semiramis en a diminué la grandeur. La luxure de Cleopatre a fait quelque chose de plus que de contrebalancer sa beauté. Les cruautez d'Irene ont été telles que son zéle pour les Images & toutes ses autres superstitions n'ont pû les effacer. Mathilde & Jeanne de Naples se sont trop deshonnorées pour qu'elles meritent qu'on parle d'elles, quelque grandes qu'ayent été à leur égard les flatteries des Papes. L'admiration extrême de Gregoire pour Brunchilde a plus fait

fait de tort à ce Pape, qu'elle n'a changé le caractére de cette Princeſſe. Véritablement Pulcherie s'eſt aquis une plus belle réputation ; toute-fois certains ſoupçons en ont un peu terni le luſtre : & ſon regne ne dura que peu de jours, & juſqu'à ce qu'elle eût choiſi un Epoux, qui devint Empereur par le droit de ce mariage. Amalazonthe a dans l'Hiſtoire un caractére plus noble. A la verité ce caractére luy eſt donné par Caſſiodore, qui étoit ſon premier Miniſtre ; mais Caſſiodore a été un des plus ſages & des plus vertueux hommes de ſon ſiecle. Cette Princeſſe a été malheureuſe, & d'autres perſonnes ont noirci ſa réputation par des accuſations les plus atroces. Mais ſi nous en croyons ce ſage Senateur, elle étoit la meilleure & la plus excellente auſſi bien que la plus infortunée de toutes les femmes. Il n'eſt gueres

arrivé que le gouvernement ait paru entre les mains d'un femme avec autant de grandeur qu'il a fait entre les mains d'Isabelle de Castille. Mais si c'étoit une bonne Reine, c'étoit une Femme, une Epouse fort indifferente ; & tout l'honneur qu'elle a fait à son sexe a été effacé par les manieres de sa Fille, qui étoit aussi Souveraine, mais dont l'amour violent pour son Mari la rendit aussi inquiete pendant qu'il vêcut, qu'extravagante aprés qu'il fut mort. Elle garda toûjours à veûë le cadavre de son Epoux, & le faisoit traîner aprés elle dans un caroſſe en ses voyages, qu'elle n'entreprennoit que de nuit, negligeant le gouvernement & s'abandonnant à des foiblesses qui la rendirent enfin incapable de gouverner, & qui ne luy laisserent pendant plusieurs années que l'ombre de la Royauté.

Si Jeanne de Navarre avoit eû un Royaume plus étendu & plus d'occaſion de faire éclater ſes vertus, elle auroit été un modéle parfait. On n'a jamais rien allégué pour la flêtrir, qui ne luy ſoit glorieux : car on n'a rien trouvé à redire en elle que ce qui regarde la Réformation. Cette Princeſſe l'embraſſa, & engagea ſes ſujets à ſuivre ſon exemple. Elle réforma non ſeulement ſa Cour, mais toute ſa principauté à un tel degré, qu'il ſembloit que l'age d'or fût revenu, ou plûtôt que le Chriſtianiſme parût dans ſa premiere pureté & dans ſon premier luſtre. On n'eût aucun autre reproche à luy faire, ſi l'on en excepte, que ſa principauté étoit fort petite, que ſa domination n'étoit pas de grande étenduë ; qu'encore qu'elle eût le rang & la dignité de Reine, elle n'avoit que l'ombre de la Souveraineté, ou du moins que ſa

Souveraineté n'étoit qu'une Souveraineté en mignature ; les couleurs en étoient éclatantes, mais la forme en étoit petite.

Dans nôtre Ile deux Maries ont fait paroître une grandeur de genie qu'on n'avoit gueres veûë dans le monde. Mais la superstition & la cruauté de l'une, la conduite & les infortunes de l'autre leur ont fait tant de tort, que le Sexe en auroit été extrêmement deshonnoré, si la gloire n'en avoit été au même temps puissamment retablie par la plus heureuse & la plus célebre de toutes les Reines. Il n'est point sans doute nécessaire que je la nomme.

La grande figure qu'elle a faite au dedans & au dehors, sa sage conduite & son habile administration ont été telles, que les nations où le negoce fleurit le plus, & qui ont le plus étendu leur domination par leurs colonies, luy en ont l'o-

l'obligation entiere ; & que l'accroiſſement de nos richeſſes & la force de nos flottes doivent leurs commencemens à ſon Regne. Ce qui s'eſt paſſé de ſon temps dans les autres Etats, s'eſt fait par ſa direction & par ſon credit. Mais ce qui eſt le plus conſiderable, qui nous rend ſa mémoire ſi chere ; & qui ſera pour nous un ſujet éternel de gratitude, c'eſt que par ſon moyen la véritable Religion a été établie parmi nous. Elle nous affranchît d'un joug étranger, elle nous délivra de l'idolatrie & de la ſuperſtition, & fit des reglemens parmi nous qui ont été depuis la gloire auſſi bien que l'appuy de la Réformation. En un mot, nous avons de ſi grandes obligations à cette illuſtre Reine, que ſa mémoire ſera toûjours fraîche & vénerable parmi nous. Son regne a été la ſource de nôtre bonheur ; & ſon nom prononcé eſt quelque

chose de charmant pour les oreilles de tous les Anglois. Que si de son temps il y a eû quelques defauts ou quelques desordres ; nous en devons juger le moins sinistrement qu'il est possible, & ne les censurer qu'avec beaucoup de moderation. Aprés tout, on doit tomber d'accord que le gouvernement n'a jamais été exercé par une femme avec plus de gloire. Qu'on cherche, qu'on remuë toute l'Histoire, on ne trouvera rien de semblable.

Les derniers exemples sont d'ordinaire les plus presens à nos esprits ; & quelque lustre qu'ayent donné autrefois à leur Sexe d'illustres Souveraines, on peut dire que ce lustre s'est depuis un certain temps fort terni. De nos jours a vêcu une Reine dont la grande naissance luy donnoit un juste droit à la plus haute gratitude ; & dont l'esprit si sublime sembloit

être fait pour l'Empire. Durant quelque temps elle a, comme l'Etoile du Nord, attiré sur elle les yeux de toute la terre. Mais elle abandonna son Trône & ses Sujets, & aima mieux errer sans gloire, que de conserver son poste, & d'exercer dans le gouvernement de ses Etats & en leur donnant des loix, cette superiorité de genie qui la rendoit si fameuse. Cét évenement a rendu l'usage de la Loy Salique plus universel. Mais nous avons vû une autre Reine, qui non seulement a effacé le deshonneur que celle-là avoit fait à son Sexe, mais qui a élevé ce Sexe à une gloire infiniment plus grande que n'avoit jamais fait aucune Princesse des Siécles précedens. En elle ce nom, que *tous ages appelleront bien-heureux*, a recouvré ce son agreable qu'il devoit toûjours avoir eû. Nous ne sçaurions

l'entendre ſans fremir lors que nous nous ſouvenons de certaines perſonnes qui l'ont porté. Rien ne ſe peut ajoûter au glorieux commencement de ce nom ; & nôtre Marie en a rétabli la premiere douceur.

En vain fouilleroit-on dans l'Hiſtoire, pour trouver quelque Reine qui luy reſſemblât ; élevée par toutes ſes vertus au deſſus des leurs elle y paroîtra deſormais comme la Reine de toutes les Reines. Sa Triſayeule de Navarre eſt celle qui luy reſſemble le plus. Mais nous ne ferons aucun tort à ſa gloire, ſi nous diſons que la Princeſſe qui en eſt deſcenduë a fait une plus grande figure dans le monde, & qu'elle a été aſſiſe ſur un Trône plus auguſte. La Sphére de nôtre grande Reine a été plus haute ; & nous pouvons dire qu'elle a été auſſi une Intelligence ſuperieure. Lors même

même qu'elle n'avoit que la qualité de Princeſſe, elle étoit ce que l'autre Reine a été. On a ſans doute ſujet de croire que les mêmes vertus auroient éclaté en l'autre, ſi elle étoit parvenuë à une Couronne Impériale. Mais ce qu'on peut raiſonnablement préſumer d'elle, s'eſt vû actuellement dans celle qui en eſt deſcenduë. Son merite a crû avec ſon élevation. Non ſeulement elle s'eſt fait mieux connoître ſur le Trône, mais elle y a fait des progrés continuels dans toutes ſes vertus: je n'en dis pas aſſez, l'acroiſſement de ſes vertus & de ſon merite eſt allé beaucoup au deſſus de l'acroiſſement de ſa fortune.

Du reſte, le Gouvernement de la Reine ne peut pas être mis au nombre des gouvernemens exercez par des Femmes. Si l'Autorité ſouveraine étoit en elle, cette

Autorité étoit auſſi en un autre. Son adminiſtration ſuppleoit à l'abſence du Roi. La Monarchie ſembloit avoir perdu ſa propre eſſence, puis que c'eſt un gouvernement exercé par un ſeul. Mais ſi auparavant l'adminiſtration étoit entre les mains d'un ſeul, le Roi & la Reine n'étoient qu'un, & ſe trouvoient autant unis à cet égard qu'ils l'étoient par les liens du mariage & par la poſſeſſion d'un même Tróne. L'union de leurs penſées étoit auſſi forte que celle de leurs perſonnes ; ils avoient les mêmes deſſeins comme ils avoient les mêmes intérêts. Ils ſembloient n'avoir qu'une même ame, & n'être que deux differentes facultez d'un même eſprit. Chacun avoit ſes talens particuliers : ils partageoient entre eux les differentes fonctions de la Royauté, comme s'ils ſe partageoient le gouvernement de differentes

rentes Provinces. Pendant que l'un agiſſoit au dehors avec l'épée, l'autre regloit tout au dedans avec le Sceptre. L'un ſortoit comme Arbitre de l'Europe pour contraindre à une paix juſte & générale : l'autre demeuroit pour maintenir la paix & faire regner la juſtice. Le partage de l'un étoit de vaincre des Ennemis : celuy de l'autre étoit de gagner des Amis. Pendant que celuy-là, comme le Protecteur de la Chrêtienté, ſe multiplioit, pour ainſi dire, luy-même en mille endroits differens, celle-cy ſe reſſeroit, & s'attachoit principalement à ce qui regarde la Religion & la Vertu. Pendant que l'un avoit plus d'affaires ſur les bras, & l'autre plus de loiſir, celle-cy preparoit & ſuggeroit à celuy-là ce qu'il falloit executer. En toutes ces choſes leur union étoit ſi étroite, qu'il n'étoit pas

poſſible de connoître lequel d'eux étoit plus fait l'un pour l'autre : ou ſi jamais leurs penſées ont differé ſur quelque point.... Mais il n'eſt point néceſſaire que les vivans en ſçachent rien aujourdhui. Retournons où nôtre douleur nous conduit.

En cherchant dans l'Hiſtoire ſacrée quelque perſonne qui reſſemble à la Reine, nous trouvons que Joſias & Elle ſe reſſemblent ſi admirablement, que la poſſeſſion de la même dignité doit faire excuſer un parallele de deux Perſonnes de different ſexe. Ce Prince vint au monde aprés une longue & profonde corruption, & pendant un Regne qui avoit jetté la Nation dans de ſi grands déréglemens que ni les Jugemens de Dieu qui tomberent ſur Manaſſé, ni la ſincere, quoy-que tardive, repentance de ce Prince n'avoient point été capables de cor-

riger

riger les desordres des précedentes années de son Regne. Tant il est vrai que quand un peuple est tombé dans un état si déréglé & si mauvais, son amendement est presque desesperé. Josias eût une éducation très-perilleuse. Etant Roi dans une si grande jeunesse, il se trouvoit exposé à toutes les flatteries par lesquelles ceux qui l'approchoient pouvoient esperer de s'insinuer dans ses bonnes graces. Mais son heureux temperament le mit au dessus de toutes ces loüanges dangereuses. A peine etoit-il sorti de l'enfance, que la huitiéme année de son regne, & la seiziéme de son âge il commença à chercher le Seigneur. Il continua quatre années dans cette pieuse conduite, avant qu'il entreprît de réformer son peuple, afin que son bon exemple preparât les voyes, luy

donnât cette sorte de credit & d'autorité qui est nécessaire en ces rencontres ; & réparât bien-tôt la lenteur de l'exécution. Quand il falut mettre la main à ce grand Oeuvre, il employa six ans à réformer le païs & à le purger de l'idolatrie, & six autres à reparer le Temple. Tout cela ne fut achevé que l'an dix-huitiéme de son regne. Tant il est difficile de ramener à son devoir une Nation qui s'en est tant égarée. Comme on cherchoit dans le Temple, on trouva le Livre de la Loy, c'est-à-dire à mon avis, l'Original. Les terribles menaces qui y étoient contenuës jetterent Josias dans une extrême consternation. Il envoya à Huldah fameuse Propheteſſe, pour voir si elle ne pourroit pas luy donner quelque consolation. Elle répondit, Que l'arrêt en étoit prononcé, qu'il faloit que les-

or-

ordres du Ciel s'executaſſent, qu'ils étoient irrevocables ; mais que pour luy, il mourroit en paix & ne verroit point ces jours de defolation. Ce fut quelque foulagement à ſa douleur. Cependant, il tâcha, par toutes les voyes poſſibles, de réformer ſon peuple, mais ſans ſuccés : ce peuple ſe laſſa de luy & de ſa vertu ; & il luy tardoit d'avoir occaſion de retourner à ſon idolatrie. La corruption étoit ſi inveterée que tous les ſoins de Joſias & le bon exemple qu'il donna à ſon Fils, ne purent empêcher qu'elle ne ſe répandît de-plus-en-plus. Ce fut le dernier eſſay de miſericorde du Ciel ſur cette Nation dans le temps du meilleur de ſes Rois. Ce Prince fut malheureuſement engagé dans une guerre deſavantageuſe, & tué le jour de

de la bataille. Quand même les Juifs n'auroient regardé cette mort que par rapport à la perſonne d'un ſi bon Roi, ils auroient dû être dans une affliction extrême. Mais les calamitez qui ſuivirent immédiatement cette perte, les obligerent à s'en ſouvenir ſi bien, que dans un livre écrit cent ans aprés, il eſt dit que leur affliction ſur ce ſujet duroit *juſqu'à ce jour*. Il n'eſt point étrange qu'ils ſe ſouvinſſent d'une telle mort avec une douleur ſi longue & ſi ſolennelle. Les calamitez qui vinrent depuis, ſe ſuivirent de ſi prés les unes les autres, qu'il n'y eût gueres entre elles d'intervalles de tranquillité. Ce fut captivité ſur captivité. La guerre, la famine & la deſertion, auſquelles la Nation fut expoſée durant vingt-quatre ans aprés la mort de Joſias, rendirent ce peuple l'objet de l'étonnement, des

des imprecations, du mépris & des railleries de tous les autres. Jeruſalem fut reduite en monceaux de pierre, le Temple demoli juſqu'aux fondemens, & Sion changée en un champ labouré. Que ſi la ſeconde & finale deſtruction de cette Ville & de cette Nation n'étoit pas arrivée d'une maniere ſi éclatante; & que les particularitez n'en euſſent pas été écrites par un témoin oculaire, qui a repreſenté des choſes qui paſſent de bien loin tous les deſaſtres des ſiecles precedens: cette premiere deſtruction auroit été regardée dans l'Hiſtoire comme la plus tragique & la plus ſurprenante de toutes les Scenes.

Ces triſtes lamentations que Jeremie compoſa ſur ce ſujet, ont un ſtyle ſi touchant qu'elles paroiſſent être non pas tant les plaintes d'un homme deſolé, que

les

les expressions de la douleur même, & qu'à moins que de s'être endurci contre tout ce qui est capable d'exciter la compassion naturelle, on ne sçauroit les lire sans une extréme émotion, bien qu'elles se rapportent à des évenemens qui sont arrivez longtemps aprés. C'est un Poéme où les choses sont touchées & décrites si vivement qu'elles semblent présentes & se passer sous les yeux.

Au reste, je ne feray aucunes remarques sur les differentes parties de cette induction historique par rapport à mon lamentable sujet. L'application en est si naturelle, qu'il n'est point besoin que je la fasse moy-même. Il est bien plus aisé de la pousser trop loin, que de ne la pousser pas assez, & l'on a bien plus de sujet pour l'une que pour l'autre.

Mais sans outrer rien, & pour

nous renfermer dans des idées générales ; on voit que lors qu'une nation eſt dans l'état le plus corrompu où elle puiſſe tomber, un bon Prince arrête les jugemens deſtinez contre elle, & qui ſemblent même devoir fondre inceſſamment. Quand Dieu vient à retirer un tel Prince, il retire ce qui arrêtoit le bras de ſa juſtice, & rompt le cours de ces interceſſions efficaces qui ſuſpendoient les effets de ſa colére. Du reſte, puis que les voyes de la providence ſont uniformes, & que l'avenir doit répondre au paſſé; ces terribles calamitez du Peuple Juif doivent faire de fortes impreſſions ſur tous les autres peuples ; & leur rendre formidables ces paroles du Prophéte. *Le juſte eſt mort, & les perſonnes miſericordieuſes ſont retirées loin des malheurs qui doivent arriver.* En effet, la mort de ces perſonnes rend les calamitez

non

non seulement plus certaines, mais plus promtes, principalement si lors qu'on voit les choses en cét état, on n'y fait des réflexions salutaires, *si personne n'y prend garde.*

Je reviens à mon sujet, si toutefois je m'en suis éloigné, comme il pourroit sembler à des lecteurs vulgaires. Dans une matiere comme celle-cy, on ne doit point craindre la critique qu'on a coûtume de faire de ces sortes de discours. En d'autres Ouvrages semblables, il faut s'attacher à un petit nombre de vertus & à les représenter aussi grandes qu'il est possible, & à un certain nombre d'évenemens qu'on doit mettre dans tout leur jour & décrire avec leurs principales circonstances. Il faut en faveur de ces vertus & de ces évenemens, omettre quantité de choses, & donner des ombres au reste du Tableau, ou le faire voir de loin

loin & en perſpective. Les hommes ſont ſi peu diſpoſez à croire le bien qu'on dit d'autruy, parce qu'ils connoiſſent en eux-mêmes beaucoup de défauts, & qu'ils n'ont gueres envie de ſe corriger, que pour rendre croyable ce qu'on propoſe à imiter, il faut bien choiſir & bien peſer ſes paroles. Quand des choſes de cette nature ſont rapportées avec une exactitude qui paroit trop étudiée, l'art empêche l'effet qu'elles auroient produit, ſi le recit en avoit été plus naturel. Car ce qui eſt raconté le plus naïvement, eſt toûjours le mieux reçû. Il n'en faut pas non plus trop dire, quelque vrai que ſoit ce qu'on dit.

On n'aura point de peine à croire tout ce qui peut être rapporté ſur la perſonne dont je parle, puis que par tout on rend témoignage avec empreſſement à ſes excellentes vertus. Cependant, le portrait qu'il

qu'il en faut faire pour ceux qui vivent aujourdhuy & pour ceux qui viendront aprés nous, doit être si bien menagé, qu'il ne paroisse pas flatté, & qu'on ne croye point que nôtre devoir ou nôtre affection nous ait fait outrer les choses. Les vivans, au témoignage desquels nous pouvons appeller, passeront bien-tôt; les soûpirs accompagnez d'un triste silence, & les hautes lamentations qui retentissent dans nos ruës & de tous côtez seront en peu de tems ensevelis dans le tombeau: & alors ce qu'on aura repris comme un panégyrique trop sec & trop resseré, bien au dessous du sujet & indigne d'un si grand merite, paroîtra à la posterité comme une pure déclamation, comme un discours guindé & fort au dessus du naturel, passera pour une description d'une perfection imaginaire & d'un merite en idée, pour une peinture qui repré-

sente

ſente plûtôt les degrez de vertu où la nature humaine devroit s'élever, que ceux où elle ſoit jamais parvenuë.

Ces precautions ſont néceſſaires lors que ceux dont on rapporte les vertus, ont vêcu dans l'obſcurité, & n'ont été connus que de peu de gens. Mais on peut ſe donner une plus ample carriere, quand on entreprend de décrire les qualitez d'une Princeſſe qui a été toûjours expoſée à la veûë de tout le monde, & dont la haute élevation n'a pas permis que ce que l'humilité tâche de couvrir, n'ait pas été clairement apperçû. Les actions les plus ſecrettes de ces illuſtres perſonnes ſont enfin auſſi connuës que leurs actions les plus publiques. D'ailleurs, quand une perſonne a mené une vie ſi exacte & ſi uniforme que la calomnie elle-même n'y a jamais pû trouver la moindre priſe, ni ſuſpendre un moment

ſon jugement & concevoir le moindre ſoupçon ; on n'a pas ſujet de craindre d'en dire trop : on a ſeulement le déplaiſir d'être obligé d'en dire trop peu, & l'on eſt au deſeſpoir de ſe trouver dans l'impoſſibilité de rendre juſtice à un ſi grand merite.

Quand on a entre les mains une matiere ſi abondante, il faut faire un choix, omettre beaucoup de choſes, ne toucher qu'en paſſant pluſieurs autres, & les éfleurer plûtôt que les étendre. Tout le monde eſt déja ſi inſtruit de tout ce qu'on peut dire ſur un ſi noble ſujet, qu'il ſemble que la Renommée ait changé de caractére, puis qu'elle a fait par tout un portrait fidéle de toutes les vertus de nôtre grande Reine : en ſorte qu'il ne reſte preſque rien à faire, & qu'on n'a qu'à ranger dans un certain ordre les choſes qui ſont généralement connuës & univer-

ſellement célébrées, & qu'à en parler auſſi naturellement que la Reine les a pratiquées.

Comme le caractére que j'ai à décrire eſt tout-à-fait extraordinaire & ſans exemple, il faudroit bien commencer. Cependant je ſuis autant en peine de commencer, que je ferai en peine de finir. Il y a beaucoup de perſonnes, même de celles qui ont le plus véritable merite, qui avec un exterieur compoſé & regulier ont quelquefois un peu trop de brillant & d'envie de paroître. Le panchant qu'elles ont à montrer leurs belles qualitez & le plaiſir qu'elles trouvent à être loüées, ſe manifeſtent en un temps ou en un autre, plus ou moins. Or, j'appelle icy à cette grande quantité de perſonnes qui ont eu l'honneur d'approcher nôtre Princeſſe, & particulierement à celles qui par leurs emplois ont été plus ſouvent

& plus long-temps auprés de sa personne. Ont-ils jamais remarqué en elle rien de semblable? Lors qu'on luy témoignoit une juste reconnoissance, ou que la bienséance vouloit que dans de certaines occasions on luy dît des choses qu'elle meritoit si bien (Dieu sçait combien frequentes ont été ces occasions!) il sembloit qu'elle n'entendit presque point ce qu'on disoit. Elle désiroit si peu les loüanges, qu'elle les laissoit passer bien vîte, sans faire d'autre réponse que celle qui paroissoit nécessaire pour entretenir la conversation au même tems que cette réponse l'arrêtoit, en la tournant adroitement sur d'autres sujets.

Une entiere extinction du desir de la gloire, de ce desir que les Philosophes mêmes ont reconnu être *la derniere chose dont l'homme sage se défait*, semble être quelque chose au dessus de la nature hu-

humaine, & approcher de cét état de perfection abſoluë où la Reine eſt maintenant. Le deſir de la véritable gloire eſt regardé comme le ſentiment le plus noble que des Souverains puiſſent avoir, & le plus propre à les porter à procurer conſtamment & avec zéle le bien public. On a crû qu'ils ne pouvoient être bien animez de ce zéle pour le bien public, ſans ce deſir de la gloire. C'a été une partie du bonheur de nos jours d'avoir vû en la Reine le zéle le plus vif & le plus actif pour le bien public, & une conſtante ſatisfaction à faire du bien joints avec une humilité ſi peu affectée, & avec une ſi grande indifference pour les applaudiſſemens & pour les loüanges, que les plus grands critiques n'ont jamais pû remarquer en elle rien qui leur donnât le moindre ſujet de penſer qu'elle

eût de secrets sentimens de vanité ou d'amour propre.

Une sincerité franche & naturelle, qui paroissoit dans ses manieres ingenuës, libres & non contraintes, persuadoit à ceux qui la voyoient que tout le reste couloit de source. Une conduite toûjours uniforme, lors que le dedans ne s'accorde pas avec le dehors, semble être au dessus de nôtre portée: & rien ne peut faire penser que l'exterieur de la Reine ne répondît pas à son interieur, que ce secret sentiment que chacun a de sa propre corruption, & de son propre orgueil, & qui porte à conclurre que tout le reste du monde est si sujet aux mêmes défauts, que rien ne sçauroit délivrer entierement de ces infirmitez si naturelles. Mais ces gens-là doivent faire une réflexion que l'expérience journaliere confirme, c'est que personne ne sçauroit

veiller ſi bien ſur ſes actions, ni conſerver toûjours une ſi grande préſence d'eſprit, que les diſpoſitions cachées du cœur ne ſe faſſent connoître tôt ou tard, & ne ſe manifeſtent dans les grandes occaſions & lors qu'il arrive des accidens ſubits. La nature n'obſerve plus de regles quand elle ſe trouve dans quelque grande agitation, ou qu'un accident imprevû ne luy permet point de ſe tenir ſur ſes gardes. Ainſi, il eſt beaucoup plus raiſonnable, auſſi bien que plus conforme à la charité, de croire qu'il n'y a point d'inclinations ſi cachées, qui ne ſe découvrent elles-mêmes dans une ſuite de pluſieurs années & d'accidens imprevûs, que de s'imaginer que par une contrainte continuelle on les cache, on les menage, on les enchaîne ſi bien qu'il n'en paroiſſe jamais rien au dehors. Dans ce qui

eſt naturel & ingenu, il y a un certain air qu'on apperçoit d'abord, j'ay penſé dire, qu'on ſent d'abord. Il a quelque choſe de noble ſans affectation & ſans art; il plaît, comme il perſuade, d'une maniere irréſiſtible; & quelque ſilence qu'il obſerve, on le regarde comme le caractere univerſel de la perſonne où il paroit. C'eſt un langage que naturellement tous les hommes entendent, quoy-qu'il n'y en ait gueres d'entre eux qui le parlent. Cette qualité étoit ſi particuliere à la Reine, qu'elle merite bien que nous ayions commencé par là.

La plûpart des perſonnes qui ſe ſont diſtinguées par une pieté & une vertu éminente, ont eû une hauteur d'ame peu proportionnée à l'état où ſe trouvent ordinairement les hommes. Leurs ſentimens ont été trop fiers, & leur humeur trop incommode & trop fâ-

fâcheuſe. Ils n'ont conſideré que ce qui étoit bon & déſirable en ſoy, ſans regarder ſi le monde en étoit capable. Ils n'ont pas eû ſoin de faire regner dans leurs manieres cette douceur & cét agrément qui rendent la vertu aimable, & qui excitent à l'aimer & à l'imiter. Leurs penſées les ont trop occupez, ils ſe ſont trop abandonnez à leur humeur, & en voulant ſuivre obſtinément leurs propres idées, ſans s'accommoder aux infirmitez des hommes, ils ont donné grand avantage à ceux qui ont tâché de leur trouver des foibles & des ridicules. Leurs deſſeins n'ont point réüſſi; & eux-mêmes ſont devenus melancholiques & de mauvaiſe humeur, deſeſperant de venir à bout de rien, parce qu'ils n'eſperoient point de pouvoir venir à bout de tout. Caton agiſſoit comme s'il avoit eû affaire avec les plus gens de bien

qui eussent jamais vêcu, & pretendoit gouverner la Republique Romaine, comme si ç'avoit été la Republique de Platon : cependant chacun sçait qu'alors les Romains étoient fort corrompus. Il faut gagner les enfans par des flatteries, par des caresses, par la douceur & par de petites gentillesses. Un âge avancé n'est souvent qu'une enfance avancée, qu'un radotement plûtôt qu'une maturité d'esprit. Il faut demeurer d'accord que peu de ceux qui à d'autres égards paroissoient être nez pour le bien du monde, n'ont été capables de donner à leur esprit & à leurs pensées ce tour, de faire paroître cét air, & de se rendre aimables avec cette adresse que nous avons admirée dans la derniere Reine. Des manieres charmantes, une douceur naïve, certaine vivacité & liberté de bonne humeur, avoient dissipé ces

idées

idées effrayantes qu'on a coûtume de ſe former de la ſeverité de la vertu & de l'auſterité de la veritable pieté. Dans les petites choſes, dans des ſujets de peu de conſequence, elle uſoit de toute la complaiſance poſſible, dans la veûë d'en tirer avantage pour des choſes plus conſiderables, & de faire réüſſir les deſſeins les plus nobles & les plus glorieux. Alors certain air gracieux, tourné toutefois plus du côté du ſerieux, que de l'air enjoüé, mais toûjours ſerain, faiſoit voir ſingulierement dans ſes yeux & dans ſes regards, le calme parfait qui regnoit au dedans d'elle, & la force auſſi-bien que l'agrément de ſon eſprit. Tout cela étoit une admirable production du meilleur, du plus enjoüé, du plus vif, & du plus agréable temperament qui fut jamais.

La liberté de la gayeté n'eſt

pas toûjours fort exacte, & fait passer d'ordinaire & oublier les justes bornes. Cependant, la gayeté & l'air ouvert de la Reine ne les luy ont jamais fait oublier ni passer. Quoy-que tant de gens eussent les yeux sur elle, on n'a jamais en ces occasions remarqué aucune irregularité. Ceux qui la connoissoient le mieux & qui la voyoient le plus souvent, ne pouvoient jamais voir de ses pensées ni de ses intentions plus qu'elle ne vouloit en faire connoître. Un seul mot, un changement de regard, un oubli, la suite, l'impetuosité du discours n'ont jamais pû luy arracher rien au delà de son intention, ou plûtôt qu'elle n'avoit dessein de le dire. Tout cela pourtant étoit si bien menagé qu'il ne paroissoit en elle aucune défiance des autres, & qu'elle n'offensoit personne. Cette conduite étoit regardée comme une maniere d'agir reservée

vée qui convenoit à son élevation & aux grandes affaires qui étoient entre ses mains. Et quand elle le jugeoit à propos, elle engageoit par des manieres admirables à user avec elle d'une honnête liberté, en retenant pourtant les gens dans le respect necessaire pour les empêcher de vouloir penetrer ses pensées.

Elle ne voulut jamais se servir de ces artifices si ordinaires parmi les Grands, & qui parce que l'usage en est frequent dans les Cours, ont donné peut-être occasion à quelques-uns de penser que ces pratiques sont nécessaires aux personnes d'un tel rang. La Reine ne couvroit point ses desseins par des expressions ambiguës ou par des paroles vagues & générales, qui considerées en elles-mêmes ne signifient rien, mais qui selon l'usage ordinaire signifient beaucoup & font concevoir des espérances. Comme elle ne vouloit tromper personne, elle prenoit fort garde de dire

rien qui pût donner occasion à ceux à qui elle parloit de se tromper eux-mêmes : & quand elle n'avoit point dessein de rien promettre, elle tâchoit de s'exprimer si nettement qu'il fût aisé de comprendre qu'il ne faloit point prendre pour des promesses les paroles générales de ses bonnes graces. Dans le cours de plusieurs années, de plusieurs changemens & de diverses révolutions, où il y avoit eû grande occasion d'employer l'artifice & les stratagémes, & où selon les maximes du siecle & la politique des Grands, on auroit dû s'en servir, elle conserva sa sincerité si entiere, qu'elle n'eût jamains besoin d'en venir à des explications pour justifier ses paroles ou ses actions. Aussi, *l'integrité la conserva*, comme elle conserva l'integrité.

Ces éminentes, je suis bien marri de dire, ces extraordinaires per-

perfections ; lors même qu'elles paroiſſent dans les perſonnes de la plus baſſe condition, & de l'eſprit le plus mediocre & le moins cultivé, excitent une grande vénération. L'experience n'apprend que trop que ceux qui ſont d'un rang plus élevé ; qui ſemblent être diſtinguez du reſte des mortels ; qui ont un eſprit vaſte & pénétrant, de grandes lumieres, une humeur toûjours égale, un jugement ſolide ; qui ont cultivé les avantages de la nature avec beaucoup de ſoin & de travail : l'experience, dis-je, ne nous apprend que trop que ces perſonnes ſont enflées & prevenuës de leur merite, & aviliſſent par un indigne mélange les excellentes qualitez qu'elles ont receûës de la nature, ou aquiſes par leurs ſoins. Tout cela eſt aſſez connu, ſans qu'il ſoit neceſſaire que je m'y étende : & il ne faut pas s'écarter d'une

Per-

Personne doûée de si grandes perfections naturelles & aquises, pour s'attacher à décrire ces sortes de desordres, qui sont si fréquens. Le rang & les qualitez de ceux en qui ces déréglemens se remarquent, ne sont gueres agreables; pendant que la vertu est regardée si favorablement, que ses éminens degrez, quoy-qu'ils se trouvent en des gens du plus bas rang, paroissent plus estimables que tout ce qui s'appelle grand parmi les hommes, n'est estimable sans une vertu solide & entiere.

Mais si ces deux choses se rencontrent ensemble & dans un degré aussi haut que la condition mortelle peut permettre, si l'on voit joints ensemble le plus haut Rang & la Vertu la plus éminente; on doit reconnoître que c'est là tout ce qu'on peut esperer de nôtre nature. Il a paru si peu d'exemples de cét heureux mélange, qu'il faut

faut avoüer que c'eſt quelque choſe à quoy nous ne devons pas fort nous attendre. L'Hiſtoire des Princes qui ont vêcu dans un temps bien éloigné du nôtre eſt regardée d'ordinaire comme ſi peu exacte & ſi peu conforme à la verité, particulierement en ce qui concerne les loüanges qui y ſont contenuës, qu'on n'y ajoûte pas grand foy. Xenophon a repréſenté Cyrus comme un Prince plus parfait que le monde n'eſt diſpoſé à le croire. Le portrait qu'il en fait paſſe plûtôt pour une agreable invention & pour une fable, que pour une véritable Hiſtoire. La poſterité en uſera à l'avenir de la même maniére au regard de nôtre grande Reine. L'Hiſtoire la plus abregée de ſa vie, écrite ſelon la plus exacte verité aura le même ſort que les Hiſtoires des Anciens: ce qui y ſera rapporté, paroîtra trop grand pour être crû.

Ce

Ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de grand dans la nature humaine étoient si également & si admirablement mêlez ensemble dans la Reine, & brilloient en elle avec tant d'éclat, qu'encore que l'un de ces avantages soit *la bonne part*, il est difficile de déterminer lequel étoit en elle le plus éminent.

Je diray peu de chose de son Rang & de sa Personne, la dignité de l'un & la majesté de l'autre étoient nées avec elle. Sa Sphére étoit grande; & cette Princesse se trouvoit doüée de tous les avantages qui y étoient convenables. Elle conservoit son autorité avec tant de grace & de bienséance, & inspiroit un respect si particulier, qu'à cet égard seulement elle avoit une autorité absoluë & despotique, à laquelle on ne pouvoit résister. Le Port majestueux de la Royauté & l'Humilité

milité du Christianisme concouroient si heureusement en elle, que quelque differens que paroissent être leurs caractéres, ils se donnoient mutuellement du lustre l'un à l'autre.

Elle maintenoit ce respect qui est dû à son Sexe, sans faire paroître aucune de ces imperfections qui quoy-que généralement parlant ne soient pas tout-à-fait messéantes à son égard, semblent pourtant luy faire un peu de tort. Elle n'affectoit jamais dans les choses petites & ordinaires des manieres & des sentimens au dessus de ce Sexe. Elle avoit un courage ferme, mêlé d'une douceur trés-agréable. Elle avoit tous les agrémens de son Sexe, & toute la grandeur du nôtre. Si elle n'affectoit pas d'être une Zenobie ou une Boadicie, ce n'est point qu'elle n'eût leur courage, mais c'est qu'elle connoissoit mieux que ces Princesses les bien-

bienséances de son Sexe. Le caractere d'une Jeanne de Navarre, ou de nôtre célebre Elisabeth étoit plus estimable à son esprit, que le caractére d'une Semiramis ou d'une Thomiris. Le desir de l'Autorité souveraine & l'ambition qui fait aspirer avec ardeur à l'Empire, étoient des choses si fort au dessous d'elle, bien qu'elles passent généralement pour des qualitez héroïques, que peut-être n'a-t-on jamais vû une si grande capacité pour le gouvernement jointe avec aussi peu d'envie de le posseder. On n'a jamais vû non plus le gouvernement reçû si fort à contre-cœur, ni exercé avec tant de modestie, ni laissé si gayement.

La netteté de ses idées, la présence de son esprit, l'exactitude de sa mémoire, la solidité de son jugement, la regularité de ses expressions ont eû un caractére de dis-

distinction ſi particulier, qu'on pourroit s'étendre amplement ſur chacune de ces qualitez, ſi une foule de témoins ne rendoient preſque inutile un long diſcours ſur cette riche matiere. Perſonne n'a jamais conçû plus promptement les choſes, ni ne les a retenuës plus long-temps. Perſonne n'en a jugé plus ſainement, ni n'en a parlé avec plus de juſteſſe. Elle écrivoit d'une maniere admirable. Son ſtyle étoit clair & concis, délicat & fort tout enſemble. On remarquoit la ſuperiorité de ſon genie juſques dans les bagatelles mêmes, qu'elle ne regardoit que comme des amuſemens & qui ne luy donnoient pas ſujet de faire de profondes réflexions. Les heureuſes qualitez de ſon imagination & la vivacité de ſes expreſſions ſe découvroient lors qu'il s'agiſſoit des choſes les plus communes, ou qu'il arrivoit

de

de ces évenemens soudains qui ont été si frequens. Elle étoit vive, mais non pas promte: & independamment des avantages de son Rang, l'élevation de son esprit soûmettoit, aussi bien qu'elle charmoit tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher.

La vivacité d'esprit est souvent quelque chose de superficiel: elle impose aisément par le brillant qu'elle fait éclater; mais elle ne dure gueres & n'approfondit rien. Ici une vivacité brillante étoit jointe avec l'exactitude & avec la pénétration. Son âge & son rang ne luy avoient pas permis de longues & grandes études: elle étoit pourtant allée bien loin à cét égard. Elle avoit lû les meilleurs livres des trois Langues qui luy étoient également familieres. Elle employoit la plus grande partie de son temps à la lecture de l'Ecriture Sainte ou des livres de

pieté

pieté & de religion. Il ſeroit aiſé de produire des exemples ſurprenans de ſon intelligence dans les matieres de Theologie. Elle avoit examiné ſi bien les diſputes que nous avons avec l'Egliſe Romaine, qu'elle étoit capable de manier ces controverſes avec autant d'adreſſe que de jugement. Elle n'ignoroit point ces malheureuſes diſputes qui nous ont déchirez. Elle en avoit des idées ſi amples & ſi juſtes, qu'elles auroient bien-tôt fait ceſſer nos animoſitez & compoſé nos differends, s'il y avoit eû aſſez de moderation dans les differens partis, & ſi l'on avoit été en ètat de profiter de ſes inſtructions. Elle avoit une grande, une haute idée de la Religion Chrêtienne & une affection particuliere pour l'Egliſe Anglicane, mais une affection qui n'étoit ni aveugle ni partiale. Elle connoiſſoit fort bien ce qui nous man-

manquoit encore ; & ce qui pouvoit rendre nôtre Eglise plus accomplie. Aussi avoit-elle consacré toutes ses pensées & tous ses soins à rechercher les moyens les plus propres pour la perfectionner & pour l'affermir. Elle avoit dessein de faire tout ce qui étoit possible pour porter plus haut parmi nous l'esprit de la dévotion ; pour engager ceux de nôtre Profession à s'appliquer plus fortement aux fonctions de leur divin ministére ; pour nous disposer tous à nous accorder mieux & à vivre dans une meilleure intelligence, afin que nous unissions tous nos efforts pour détruire l'impieté & faire cesser les déréglemens des mœurs. Dans cette veûë elle lisoit & méditoit beaucoup sur ces sujets, & en parloit avec tant de justesse, qu'on voyoit bien que la force de son esprit étoit fort au

dessus

deſſus de ſes lumieres & de ſes connoiſſances mêmes. Elle prenoit tant de ſoin de s'inſtruire de ces matieres, que quand dans les livres ou dans les ſermons elle rencontroit quelque choſe ſur des ſujets qui ne luy fuſſent pas connus, elle n'en perdoit rien. Si ces choſes luy paroiſſoient importantes, elle en demandoit l'explication à ceux à qui elle permettoit de l'entretenir ſur des queſtions ſemblables: & d'ordinaire, avant que de rien propoſer, elle faiſoit préceder une eſpece d'avant-propos où elle avoüoit ſon ignorance. Quand elle avoit expoſé quelque difficulté & établi trés-nettement l'état de la queſtion, elle concluoit par des paroles qui en marquant qu'elle deſiroit d'être inſtruite & d'aquerir des lumieres, luy donnoient un certain air de modeſtie dont les graces ne peuvent être repréſentées. Elle diſoit, Qu'*elle ne ſavoit point s'il y avoit en ces choſes quelque difficulté*

ou non ; ou si elle l'avoit bien conceûe & bien exprimée ; ou si c'etoit seulement un effet de son ignorance. Quand quelque chose de nouveau étoit avancé devant elle, il sembloit qu'elle fût bien-aise d'avoir occasion d'avoûër qu'elle n'en sçavoit rien auparavant : & alors elle souhaitoit que ces questions fussent amplement expliquées jusqu'à ce qu'elle sentît qu'elle les concevoit bien. Elle recueilloit ces instructions avec tant de soin qu'il n'y avoit gueres apparence qu'elle pût jamais les oublier. Aprés l'espace de plusieurs années elle revint à parler de certains sujets dont on lui avoit autrefois fait quelque ouverture ; mais elle en parla avec des idées aussi nettes & aussi fraîches que si le discours n'en avoit jamais été interrompu. Elle ne sçavoit aucune des langues des Sçavans : néanmoins lors qu'on expliquoit devant

vant elle quelques paſſages de l'Ecriture ſelon le genie & les façons de parler des langues originales, elle retenoit tout cela ſoigneuſement. Elle aimoit en toutes choſes la ſincerité à un tel point, qu'elle vouloit ſçavoir le fort & le foible de tous les differens partis. Elle ſe plaiſoit à avoir des idées diſtinctes de tout; & elle accoûtumoit ceux qui avoient l'honneur de l'entretenir ſur ces matieres, à ne luy cacher ni le foible d'un ſentiment, ni le fort du ſentiment oppoſé. Si aprés elle venoit à en dire ſa penſée, ce qu'elle évitoit ordinairement de faire, à moins que quelque forte raiſon ne l'y obligeât, elle s'exprimoit avec une modeſtie & avec une exactitude qui montroient & la force & la netteté de ſon eſprit.

Aprés les Livres & les matieres de pieté & de Religion, les Livres d'hiſtoire occupoient une

partie considerable de son temps, principalement ceux qui contenoient l'histoire de ses Royaumes, & qui par consequent étoient les plus propres à lui donner d'utiles instructions. Elle s'attachoit aussi aux ouvrages ingénieux dont la justesse & la beauté fournissent à l'esprit un noble exercice. Elle jugeoit parfaitement bien de la Poësie, qu'elle aimoit fort. Elle aimoit sur tout les Poësies dont les sujets sont beaux. Elle avoit, s'il faut ainsi dire, tant de tendresse pour la Poésie, & plus encore pour la Vertu, qu'elle témoignoit une sensible douleur touchant les saletez ou plûtôt la prostitution de nos Muses. Elle entra dans l'étude de la Philosophie & des Mathématiques; mais elle n'y continua pas long-temps: elle se contenta de s'attacher à la Physique, à la Perspective, & à

la Geographie, dans lesquelles elle se rendit habile. Elle disoit, que les matieres sublimes étoient quelque chose de trop relevé pour le Sexe: & elle disoit cela avec une franchise, avec un enjoûment & avec une vivacité qui charmoient. Cependant il faloit bien que ces sciences luy fussent familieres, puis qu'elle avoit donné de si grandes marques des progrés qu'elle y avoit faits. Sur toutes sortes de sujets elle étudioit & lisoit plus que ne sçauroient s'imaginer ceux qui ignoreroient combien d'heures elle y employoit dans son Cabinet. Elle y auroit fait de plus grands progrés, si une fréquente fluxion sur ses yeux ne l'eût obligée à se ménager. Ses recréations donnoient des marques d'une Ame grande & élevée. Elle n'avoit nul gout pour ces divertissemens qui consument

le temps de tant de perſonnes, & font autant de ravage dans leur eſprit, que dans leur bien. Si elle en uſoit quelquefois, elle montroit que c'étoit pour s'accommoder à la coûtume, & pour ne choquer point les autres par une trop grande ſévérité. Elle donnoit avec bien du plaiſir quelques momens de ſon loiſir à l'Architecture & à ſes Jardins. Elle avoit l'invention riche & heureuſe, un eſprit qui luy faiſoit imaginer les deſſeins les plus beaux, quelque choſe de plus grand, de plus libre & de plus noble que ce qui eſt reſſeré & contraint; quoy-que plus regulier. C'étoit le ſeul divertiſſement auquel elle ſe ſentoit quelque panchant, & qui l'engageoit à une grande dépenſe; elle ſçavoit bien que cette dépenſe étoit conſiderable: c'eſt ce qui luy faiſoit

soit dire, *Qu'elle esperoit qu'on voudroit bien la luy pardonner.* Elle étoit pourtant fâchée, quand elle consideroit quelles grandes sommes il faloit employer.

Lors qu'il y avoit à craindre qu'une trop grande lecture ne nuisît à ses yeux, elle cherchoit de-quoy s'occuper par le travail : & dans toutes ces heures qui ne devoient pas être employées à des choses plus importantes, elle travailloit de ses propres mains, quelquefois avec autant de diligence & d'attachement que si elle avoit été obligée de gagner par là sa vie. C'étoit une chose bien nouvelle & bien rare, de voir une Reine travailler tant d'heures tous les jours. Elle disoit, Qu'*elle regardoit l'oisiveté comme la chose du monde la plus dangereuse & la plus capable de corrompre; Qu'elle croyoit que si l'esprit n'a pas quel-*

que occupation honnête, il s'occupe de quelque chose de mauvais; & que quelque amusement ou divertissement qui ne laissoit aucunes mauvaises impressions, devoit remplir les heures que la devotion ou les affaires n'exigeoient pas. Son exemple fut bientôt suivi non seulement des personnes qui luy appartenoient, mais de toute la Ville: en sorte que travailler étoit devenu autant à la mode, qu'auparavant ce l'étoit de passer son tems dans l'oisiveté. Cela, qui ne semble rien, & qui a été même tourné en raillerie par quelques-uns, avoit preparé les voyes, mieux qu'on ne pourroit peut-être croire, à la réformation des mœurs du Siécle. Et ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que pendant que la Reine se divertissoit ainsi au travail, elle avoit soin d'entretenir par la lecture son esprit & l'esprit des per-

perſonnes à qui elle accordoit l'honneur de travailler avec elle. Il y en avoit toûjours une deſtinée à lire pour les autres : & le choix du ſujet étoit conforme au temps & à la qualité du jour. On liſoit quelque livre, ou quelque poéme auſſi agreable qu'inſtructif. Il n'y a gueres de perſonnes de ſon Sexe, pour ne pas dire de ſon Rang, qui donnent auſſi peu de temps qu'elle faiſoit, à s'habiller, ou qui ſoient auſſi peu curieuſes des ajuſtemens, qu'elle l'étoit. Ces manieres de s'ajuſter qui demandent une grande patience, ne luy emportoient pas beaucoup de temps. Elle liſoit ſouvent elle-même, & d'ordinaire haut, afin que ceux qui étoient autour d'elle en puſſent profiter. Quand elle étoit indiſpoſée, quelque autre faiſoit la fonction: & cette lecture

étoit entremêlée de ſi jolies & de ſi ingenieuſes réflexions, que cette Princeſſe faiſoit elle-même, que ſouvent la gloſe paroiſſoit valoir mieux que le texte. Son agreable vivacité répandoit la gayeté & la joye parmi tous ceux qui étoient autour d'elle ; en ſorte qu'au lieu que dans la plûpart des Cours ces ſortes d'heures ſont les parties les plus incommodes de la journée, elles étoient dans la ſienne les plus agréables de toutes.

On peut dire avec bien du ſujet que ſa gayeté étoit une gayeté innocente ; car elle n'a jamais offenſé perſonne. Des défauts naturels, ni des fautes réelles, vrayes ou fauſſes, n'ont jamais ſervi de matiere à ſon enjoûment Elle ne pouvoit non plus ſouffrir dans les autres ces ſortes de railleries, quand leur

eſprit les tournoit de ce côté-là. Elle croyoit que c'étoit une choſe bien cruelle, bien barbare, de ſe divertir aux dépens du prochain, & de faire des malheurs ou des folies d'autruy le ſujet de ſa joye. Jamais peut-être n'a-t-elle témoigné une plus grande ſatisfaction pour aucun Sermon qu'elle ait jamais entendu, qu'elle en témoigna pour le Sermon que nôtre dernier Primat prononça contre la Médiſance. Quand elle croyoit que quelqu'un étoit coupable ſur cét article ou étoit atteint de ce vice, elle luy demandoit s'il n'avoit point lû ce Sermon. Cela étoit regardé comme une reprimande, mais comme une reprimande douce & honnête. Certainement elle avoit une des plus excellentes qualitez de la Vertu, & qui ne l'accompagne pas toûjours: elle ſe-

plaisoit aussi peu à faire des reproches & des censures, qu'elle les meritoit. Lors qu'on touchoit ce point en sa presence, elle disoit, Qu'*elle attribuoit tout cela à la bonté de Dieu*; Qu'*elle ne doutoit point que plusieurs personnes dont on parloit mal, ne le meritassent aussi peu qu'elle.* Elle ajoûtoit, Que *Dieu connoissoit sa foiblesse, & qu'elle n'etoit pas capable de souffrir patiemment qu'on dit du mal d'elle; Qu'ainsi le Seigneur ne vouloit point l'éprouver au delà de ses forces.* Elle se proposoit de ne donner en rien sujet à personne de la blâmer; & elle se faisoit un scrupule de conscience de blesser tant-soit-peu l'honneur d'autruy: ce qui luy faisoit dire, Qu'*elle esperoit que Dieu la béniroit & luy conserveroit sa bonne réputation aussi long-temps qu'elle auroit soin de ne choquer*

point

point les autres. Mais comme elle étoit exacte à n'offenſer perſonne dans ſes divertiſſemens ; auſſi ſur des ſujets indifferens elle avoit une ſource de gayeté qui n'étoit jamais épuiſée, & ſon enjoûment étoit toûjours varié ſans être forcé.

Un eſprit ſi élevé par ſa ſituation naturelle, & ſi cultivé par tous les ſoins de l'art, une Perſonne qui par ſon merite étoit autant au deſſus de ceux qui l'approchoient, qu'elle l'étoit par ſon Rang, & qui, aprés Dieu, devoit principalement à elle-même ces avantages ſinguliers, d'autres n'y ayant gueres contribué, auroit droit ſans doute à quelque indulgence, quand même elle auroit donné quelque occaſion de trouver à redire à ſa conduite. On doit pardonner beaucoup de choſes à de grands mérites. Mais voicy

peut-être le premier exemple que le monde ait jamais vû d'une perſonne qui ait eû tant de qualitez eſtimables & admirables, ſans un ſeul défaut & ſans le moindre mauvais mélange qui ait beſoin d'être excuſé.

Je n'ay repréſenté juſques-ici que les qualitez les plus générales du caractére de la Reine: je vais préſentement d'écrire ſes qualitez plus particulieres. Celles qui meritent le plus qu'on s'y étende, ſont les diſpoſitions de ſon Ame par raport à la Pieté, & par rapport à la compaſſion qu'elle avoit pour les miſeres humaines. Quelle étoit ſa diſpoſition interieure à l'égard de Dieu, c'eſt ce qui eſt connu de celuy ſeul qu'elle voit maintenant face à face. Ceux avec qui elle s'entretenoit avec une liberté particuliere touchant les choſes du Ciel, ont vû une infinité de fois combien

bien elle étoit pénétrée de la majesté & de la sainteté de Dieu, combien elle le craignoit & avoit à cœur tout ce qui regarde sa gloire. Ils ont vû avec quelle exactitude & avec quelle délicatesse elle pesoit toutes ses actions au poids du Sanctuaire, pour conserver la pureté de sa conscience sans reproche aussi bien que sans tâche.

Dans ces grandes démarches de ses dernieres années, qui semblent d'abord rendre sa conduite blâmable, & qui sont les seuls endroits de toute sa vie qui ayent été sujets à de mauvaises interpretations, elle pesa toutes les raisons avec une précaution & une exactitude conformes à l'importance de la chose. Son cœur l'éloignoit toûjours de ce qui pourroit sembler à des esprits vulgaires avoir été regardé par elle comme son propre interêt. Elle fut convaincuë que le bien public, la conservation de

cette

cette Religion qu'elle étoit persuadée qui étoit la seule véritable, & les extrêmitez effectives où l'on avoit pousſé les choſes, devoient l'emporter sur toutes les autres conſiderations. Elle avoit des hautes idées de la liberté du Genre-humain & des véritables fins du gouvernement. Elle croyoit qu'il étoit deſtiné & établi pour mettre les gens en seûreté & les rendre heureux, & non pour élever le pouvoir de ceux entre les mains deſquels il eſt remis, sur les ruines de la Proprieté & de la Liberté. Elle ne penſoit point non plus que la Religion dût être livrée à l'humeur de Princes mal conſeillez, qui perſuadez d'une telle autorité imaginaire ſoûmiſſent leur Peuple aux volontez & aux arrêts d'autrui, avec autant de cruauté qu'ils avoient d'imprudence à s'y ſoûmettre eux-mêmes, & à ſubir les premiers un indigne joug. Nonobſtant

ſtant tout cela ſon inclination la tenoit ſi fort attachée aux devoirs que luy impoſoit la nature, qu'en acceptant cette haute élevation elle fit un ſacrifice d'elle-même, qu'il luy étoit peut-être plus difficile de ſupporter que ſi elle ſe fût ſacrifiée effectivement & à la lettre. Elle conſideroit que le blâme qu'elle prévoyoit bien qu'on luy donneroit, pourroit faire du tort non ſeulement à ſa Réputation, mais auſſi à la Religion. Cela faiſoit plus d'impreſſion ſur ſon eſprit que toutes les couronnes les plus brillantes. Mais le ſalut de la Nation ſembloit requerir qu'elle en uſât comme elle fit: & ce moyen étant le ſeul moyen viſible qui reſtât pour conſerver la Religion Proteſtante non ſeulement ici, mais par tout ailleurs, elle ſe détermina à l'employer.

Elle n'étoit point enthouſiaſte: mais elle ne pouvoit s'empêcher de croire, que le bonheur qu'elle avoit eû

eû d'avoir été preſervée d'une créance mauvaiſe durant ſon enfance, en un age ſi ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions, ſans que jamais on eût fait ſur elle la moindre tentative, devoit être attribué à une providence particuliere qui veilloit ſur elle. Elle ajoûtoit à cela: Qu'elle avoit été délivrée de bonne heure des dangers de toutes ſortes de tentations; & qu'enſuite elle avoit eû l'avantage de s'employer, en une vie plus privée, à des études plus longues & plus grandes qu'elle n'auroit pû faire, ſi elle avoit vêcu dans la perpetuelle diſſipation d'une Cour publique. Tout cela concourant enſemble la convainquoit que le Seigneur l'avoit conduite par une main immediate, & qu'elle étoit ſuſcitée pour maintenir cette Religion qui étoit par tout à l'agonie. Cependant, aprés que ces conſiderations & pluſieurs autres

autres qu'elle avoit examinées avec soin, l'avoient déterminée, la nature se sentoit toûjours dans une grande detresse. Elle se contenta de confier ses gemissemens & ses soupirs au silence & à la solitude, & supporta ces peines secrettes avec une apparence exterieure de satisfaction, parce qu'elle croyoit qu'il étoit de sa bienséance de ne pas décourager les autres, ou de ne leur donner pas occasion de penser que son inquietude fût d'une autre nature qu'elle n'étoit. En toute cette affaire elle se fit une violence à elle-même, c'est-à-dire, elle fit une violence à son naturel, car toutes les considerations du monde n'auroient pû l'obliger à forcer sa conscience: elle se fit donc à elle-même une violence qui luy étoit quelque chose de plus sensible & de plus fâcheux que tout ce que luy auroient pû souhaiter les ennemis

nemis les plus furieux & les plus envenimez.

Hé, une telle vertu pourroit-elle avoir des ennemis! Une ame ſi belle, ſi pure, ſi Angelique! Une Reine qui étoit la gloire de ſon Sexe, les délices du Genre-humain & l'admiration de tous ceux qui la connoiſſoient, ſeroit-elle bien l'objet de la haine ou de la médiſance!

Un plus noble ſujet me fait revenir de ce tranſport, pour conſiderer les autres parties du caractére Religieux de la Princeſſe que Dieu couronna dans ſes miſéricordes, aprés l'avoir conduite par ſa providence & l'avoir fortifiée par ſon Eſprit. Sa modeſtie & ſon humilité deroboit au Public, autant qu'il étoit poſſible, la connoiſſance d'un grand nombre de bonnes actions: mais les nuées ne ſcauroient obſcurcir entierement la lumiere du Soleil; il éclaire, lors même qu'il ne reluit pas. La Reine obſervoit

avec

avec tant d'exactitude & de ponctualité les pratiques de la Religion, soit dans les Offices publics, soit dans un apartement secret, qu'elles n'étoient jamais interrompuës par la foule des affaires, ni par ses petits voyages: quoy-que l'heure en fût quelque fois anticipée, ces saints exercices n'étoient jamais négligez. Elle étoit si soigneuse de s'appliquer de bon matin à ces pratiques d'où dépend la bénédiction de toute la journée, qu'elles ne pouvoient être ni négligées, ni precipitées & abregées. Elle observoit le jour du Dimanche si regulierement, qu'outre ses heures de retraite, elle assistoit constamment trois fois le jour au service Divin, & une grande partie de l'année quatre fois le jour, pendant qu'elle vêcut de là la Mer. Elle communioit reglément tous les mois, & s'étoit fait une sainte habitude de se préparer quelques

jours

jours auparavant par la retraite à une action si importante. Pendant la communion, aussi bien que dans toutes les autres parties du service divin on remarquoit toûjours en elle un air serieux, modeste & exemplaire, sans qu'elle jettât aucun regard curieux ou distrait : & elle prenoit un tel soin de cacher les secrets mouvemens de dévotion qui l'enflamoient & qui luy faisoient élever solennellement son esprit à Dieu, que tous ceux qui étoient présens & qui voyoient ce qu'ils n'avoient jamais vû, en étoient touchez & attendris. Ce grand exemple inspiroit de la dévotion à tous ceux qui étoient autour d'elle. Et certes, comment auroient-ils pû voir en cette Auguste Princesse tant de marques de Religion, sans sentir en eux-mêmes des mouvemens de pieté, bien que peu de gens fussent capables d'une

d'une application auſſi forte & auſſi entiére que la ſienne? Il n'entroit dans ſa dévotion ni oſtentation, ni aucun autre motif humain: rien n'étoit donné au ſpectacle; tout étoit ſincere, comme ſolennel; ſimple, comme majeſtueux.

Elle écoutoit les Sermons avec tant d'attention & de recueillement, que comme elle avoit toûjours les yeux ſur un habile Predicateur, auſſi ne faiſoit-elle paroître le moindre ennui à l'égard d'aucun autre. Quand on luy demandoit comment elle pouvoit être ſi attentive à certains Sermons qui étoient bien éloignez d'être parfaits, elle répondoit, *Qu'elle ne croyoit pas qu'il fût de ſa bienſéance de faire paroître rien qui pût décourager ou qui ſemblât deſaprouver ceux qui faiſoient de leur mieux.* Sa plus forte cenſure à l'égard des mauvais

vais Sermons, c'étoit de ne rien dire à leur avantage; car elle ne refuſoit jamais ſes loüanges à ceux qui les meritoient. Elle ne ſe contentoit pas d'être dévote elle-même; mais tâchoit d'inſpirer la dévotion à tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, principalement aux perſonnes dont elle ſe croyoit obligée de prendre un ſoin particulier. Elle les formoit à la pieté; & agiſſoit en ces occaſions avec toute la tendreſſe & avec toute la vigilance d'une Mere. Elle les charmoit par ſes inſtructions, comme elle les gagnoit par ſa bonté & par ſon honnêteté. Jamais Maîtreſſe ne fut ſi crainte & ſi aimée tout enſemble. Elle leur faiſoit diſtribuer à tous de bons Livres pour leur inſtruction, & donnoit trés-ſouvent ordre d'en mettre dans ſes apartemens, afin que ceux qui étoient de ſervice puſſent s'occuper utilement.

Elle

Elle conſideroit fort la pieté par tout où elle la remarquoit, dans quelque parti ou Societé que ce fût. Le choix éclairé de ſon eſprit l'attâchoit à nôtre Communion; mais ſa charité s'étendoit à toutes. La liberté que quelques-uns ont priſe d'excommunier des Societez Chrêtiennes pour quelques défauts & quelques irrégularitez, étoit une choſe qu'elle ne put jamais approuver; & pour dire tout, elle ne pouvoit bien ſouffrir cette conduite. Elle ſoûpiroit aprés une bonne union: il luy tardoit infiniment de nous voir joints par une étroite communion avec tous les Proteſtans de delà la mer; & elle eſperoit que nous nous fortifierions nous-mêmes en ne compoſant, autant qu'il eſt poſſible, qu'un même corps. Rien ne l'affligeoit tant que de voir ces douces eſpérances languir, & que l'attente d'une réünion ſi deſirée s'évanoüit & ſe diſſipât.

L'accroissement de la réputation & de l'autorité du Clergé, que la Reine regardoit comme le principal instrument de l'avancement de la pieté & de la Religion, étoit une chose à laquelle elle avoit dessein de s'appliquer avec une extrême diligence. Elle sçavoit que le seul & véritable moyen d'accomplir ce dessein, c'étoit d'engager les Ecclesiastiques à mener une vie exemplaire, à s'appliquer à l'étude, à s'attacher avec la derniere exactitude aux fonctions d'un ministére si important, à veiller sur leurs Troupeaux, & à les édifier par de bonnes Prédications & par des Catechismes exacts & fréquens. Elle avoit résolu de faire sçavoir à toute la Nation, Que par ces voyes, mais par ces voyes seules, les Théologiens & les Eccléſiastiques pourroient prétendre à la faveur, & à l'avancement. Elle don-

donnoit ſouvent à connoître qu'il faloit s'avancer par le merite & non par des ſollicitations d'amis & par des importunitez. Ces brigues, ces voyes de parvenir étoient des pratiques qui l'affligeoient, à cauſe de la mauvaiſe interpretation des gens malins, qui ne manquoient pas de conclurre que nous embraſſions nôtre Profeſſion, comme on embraſſe le negoce, pour l'amour du gain & des honneurs qui s'y rencontroient, & non pas pour ſauver les ames & pour édifier l'Egliſe. Quand des exemples lui faiſoient voir que des Eccleſiaſtiques ne ſe propoſoient effectivement qu'un tel gain & de tels honneurs; elle en étoit navrée juſqu'au fond de l'ame, & elle ne pouvoit conſiderer ſans douleur qu'une conduite comme celle-là endurcît les mechans & les entretint dans le mépris de la Religion. C'eſt pourquoy elle chargeoit

ceux en qui elle prenoit le plus de confiance sur ces articles, d'avoir soin de s'informer des meilleurs Sujets, des plus gens de bien, des plus habiles Prédicateurs, & de les lui faire connoître. Persuadée que la distribution des Emplois Ecclésiastiques étoit une des principales parties de son administration, & qu'elle en devoit rendre compte à ce Dieu, de qui elle tenoit toute son autorité, & à qui elle avoit consacré toute sa puissance, elle étoit en inquietude quand il faloit disposer de ces Emplois, particulierement des plus considérables. Lors qu'elle apprehendoit que ceux à qui elle permettoit de lui en parler, n'agissent par un simple motif d'amitié & que l'intérêt de leurs amis ne les preoccupât, elle se declaroit là-dessus avec une autorité digne d'elle, & avec l'air qu'ils meritoient. Elle sçavoit fort

fort bien rejetter avec fermeté les plus preſſantes ſollicitations, lors qu'elle croyoit que les perſonnes pour qui elles étoient faites, ne les méritoient point : car dans ſon eſprit cela l'emportoit ſur toutes les autres conſiderations. Cependant quand elle étoit obligée de refuſer quelque choſe, elle refuſoit avec tant de douceur & ſur de ſi bonnes raiſons, que ceux-mêmes que ſon refus pouvoit mortifier, étoient contraints d'avoüer qu'elle avoit raiſon, bien que pour l'amour de leurs amis ils euſſent ſouhaité qu'elle eût eû tort.

Elle avoit bien de la douleur d'entendre combien pauvres étoient devenuës pluſieurs des Egliſes d'Angleterre, & qu'elles étoient tombées dans une ſi grande miſére, qu'il n'étoit pas preſque poſſible, même par le ſecours de la pluralité des benefices, d'y

trouver de-quoy ſubſiſter. Elle avoit formé à cet égard un grand & noble deſſein. Elle vouloit mettre toutes ces Egliſes dans l'état d'une honnête abondance & leur faire des gratifications convenables. Du reſte, la pluralité des benefices & la Non-Reſidence, quand une neceſſité effective n'y obligeoit pas, luy étoient ſi odieuſes, qu'elle avoit réſolu d'y mettre pour toûjours des fletriſſures qui obligeaſſent les gens à renoncer à ces cures d'ames, ſur leſquelles ils ne veilloient point, & parmi leſquelles ils ne travailloient point.

Dans un long entretien ſur ce ſujet, le jour qui préceda celuy où elle fut attaquée de cette fatale maladie qui nous l'a enlevée, elle dit, Qu'*elle n'avoit pas grand ſujet d'eſperer de reformer les choſes; Que pourtant elle étoit reſoluë de continuer, de ne ſe décourager pas.*

de

de ne perdre pas cœur ; qu'elle vouloit toûjours eſſayer de faire ce qui étoit poſſible & pourſuivre ſon deſſein, quelque petits & inſenſibles qu'en puiſſent être les progrés. Elle avoit pris la peine de dreſſer un Plan juſte de Conſtitutions de l'Egliſe des premiers Siecles, & avoit réſolu d'y rendre les nôtres auſſi conformes qu'il ſeroit poſſible, afin qu'elles devinſſent plus conſtantes & plus utiles, & rempliſſent les grandes fins de la Religion. En tout cela il n'y avoit ni eſprit de parti, ni bigotterie, & la Reine ne s'y propoſoit rien par rapport à la politique, & ne penſoit point à en faire l'inſtrument de la puiſſance & de la Domination.

Voici quelles étoient ſes veuës. Elle croyoit que la Religion Chrêtienne étoit revelée du Ciel pour rendre les hommes heureux

en cette vie aussi bien que dans la vie à venir ; Que comme le Genre humain & les Societez ne peuvent subsister sans quelque Religion, aussi la corruption du Christianisme & les ténébres qu'on y a répanduës, avoient rendu plusieurs peuples plus mechans que meilleurs. Elle pensoit, Que les soins d'un pieux, sçavant & laborieux Clergé étoit le principal moyen qui pouvoit rendre le monde chrêtien & religieux ; & qu'il étoit nécessaire de traiter les Ecclésiastiques avec respect pour leur procurer le credit dont ils avoient besoin dans leurs fonctions. Elle avoit dessein d'exécuter tout son projet ensemble, & non separément partie aprés partie. Si quelquefois elle sçavoit en ceux qui servent à l'Autel des choses qui les exposassent à une juste censure, elle empêchoit autant qu'il luy étoit possible qu'elles

qu'elles ne fuſſent connuës du public : mais au même temps elle avoit ſoin d'en faire parler rondement aux intereſſez, & faiſoit proceder contre eux, lors que des voyes plus douces ne réüſſiſſoient pas, ou qu'il ſembloit néceſſaire que leurs châtimens fuſſent auſſi publics que leurs crimes. Elle ne vouloit point que perſonne ſe figurât qu'un grand zéle pour le ſervice de la Couronne dût faire éxcuſer des irrégularitez ou exemter des devoirs importans du Miniſtére. C'auroit été faire aller les intérêts de la Religion aprés les intérêts temporels ; & la Reine étoit conſtamment déterminée à faire aller devant les intérêts de la Religion.

Dans les diſcours qu'on tenoit devant elle on n'ouvroit jamais aucun moyen apparent de nous rendre plus gens de bien,

qu'elle laiſſât tomber. Aprés, elle appelloit des perſonnes capables, pour leur faire examiner & enviſager l'expedient de tous les côtez, juſqu'à ce qu'elle eût tout bien pénétré & pris ſa reſolution. La derniere choſe qu'elle avoit reglée avec nôtre dernier Primat d'heureuſe mémoire, c'étoit un projet de réglemens tels que les circonſtances préſentes pouvoient permettre, & publiez depuis par Sa Majeſté. Ce n'étoit qu'un Préliminaire de pluſieurs autres réglemens qui devoient ſuivre en leur temps. Certainement c'étoit une choſe ſurprenante auſſi bien qu'agreable de voir comme la Reine entendoit ces matieres, & combien elle étoit ferme là-deſſus & reſoluë à faire réüſſir un ſi ſaint projet.

Son eſprit droit & ſon bon cœur luy faiſoient concevoir que la véritable fin & le meilleur exercice

cice de la domination & de la puiſſance, c'étoit de faire du bien & de réformer le monde. Elle diſoit ſouvent, Qu'elle n'y trouvoit que cela qui la rendit ſupportable, pour ne pas dire agréable; & elle s'étonnoit que le veritable plaiſir qui accompagne un tel uſage de la Souveraineté, n'engageât les Princes à le pratiquer mieux. Elle croyoit que ſans cela une vie privée avec une fortune mediocre étoit une condition plus heureuſe auſſi bien que plus à l'abry des dangers. Un jour qu'on parloit en ſa préſence de l'emportement de quelques Hiſtoriens qui ont flêtri la mémoire de quelques Princes, elle répondit, *Que ſi ces Princes avoient été veritablement tels que les Hiſtoriens les repréſentoient, ils avoient bien merité ce traitement; Que les autres qui ſuivoient*

leurs traces devoient s'attendre à la même chose, parce que la verité étoit enfin rapportée & avec un style d'autant plus aigre qu'il avoit été long-temps dans la contrainte; Que c'étoit pour eux une punition bien moderée d'être dépeints avec des couleurs naturelles, mais pourtant bien au dessous de ce que les autres avoient souffert d'eux; Que tous les Souverains devoient lire des Histoires comme celles de Procopius, parce que quelque outrées que pussent y être les choses, & avec quelque malhonnêteté que pût avoir écrit cét Historien; ils y verroient néanmoins ce qu'on dira vraisemblablement d'eux lors qu'aprés leur mort on ne sera plus retenu par la crainte & par la terreur de leur puissance. La Reine exhortoit ceux à qui elle accordoit un fréquent accés auprés

prés de ſa Perſonne, de luy propoſer toutes les occaſions de faire du bien qui pourroient venir dans leur eſprit ; & elle ſentoit beaucoup de joye quand il ſe préſentoit quelque nouvelle occaſion d'exercer ce qu'elle regardoit comme la plus excellente de ſes Prérogatives. Elle deſiroit ſi fort de connoître & de corriger les abus, & de faire réüſſir de bons deſſeins, que non ſeulement elle accordoit une grande liberté pour des propoſitions de cette nature, mais elle chargeoit les conſciences de quelques-uns de luy en faire, & leur commandoit de ne luy cacher rien de tout ce qu'ils croiroient devoir être connu d'elle. Ces ſortes de propoſitions ne luy étoient pas même deſagreables, lors que certaines circonſtances luy en rendoient l'exécution impoſſible.

La réformation des mœurs de ſes Sujets étoit un de ſes principaux ſoins. Si les progrés à cét égard n'avoient pas été auſſi grands que quelques perſonnes pieuſes, qui avoient de trés-bonnes intentions & un zéle trés-ardent, auroient ſouhaité, en voici la raiſon. La Reine avoit ſouvent entendu dire que l'hypocriſie du temps paſſé avoit introduit l'Athéiſme & l'Impieté du temps preſent, & avoit fortifié les Libertins dans leurs malheureux préjugez. Ainſi, elle avoit réſolu d'éviter avec une grande circonſpection tout ce qui pourroit ſembler la faire revivre. Elle remarquoit que Joſias, avant que d'entreprendre la réformation de ſon Peuple, s'étoit attaché pendant quatre années à mener une vie religieuſe, afin que par l'exemple qu'il luy donnoit il pût aquerir autant de credit qu'il étoit néceſſaire pour

faire

faire excuſer auſſi bien que pour compenſer la lenteur de l'exécution de ſon deſſein. Elle faiſoit réflexion, qu'il étoit à propos qu'auparavant tout le monde fût bien perſuadé de la droiture de ſes intentions. Elle craignoit que dans l'état de deſunion où nos affaires avoient été ſi long-temps, Son entrepriſe n'eut l'air de quelque deſſein caché où l'on ſe propoſât des veûës particulieres, & que parce que ſon projet ne manqueroit point d'être regardé comme populaire, bien que les choſes fuſſent en un état trés-corrompu, on ne s'imaginât que ſous de belles apparences elle vouloit venir à d'autres fins. C'eſt pourquoy encore que ce projet ne luy eût pas été plûtôt propoſé qu'elle y étoit entrée avec ardeur, elle en differa l'exécution. Elle ne trouvoit que peu d'inſtrumens capables d'y concourir, & voyoit même

même qu'on s'opposoit violemment à ceux qui y concouroient. Elle crut donc qu'elle devoit reserver tous ses efforts pour un autre temps, où elle pourroit les employer avec plus d'avantage, lors que nos affaires auroient une autre face & seroient plus tranquiles. Elle écoutoit avec une grande attention & avec une joye extraordinaire tout ce qui sembloit faire esperer que la génération suivante seroit meilleure que celle d'aujourd'hui. C'étoit avec un plaisir extrême qu'elle entendoit parler de l'esprit de pieté & de dévotion qui se répandoit parmi la jeunesse de cette grande Ville. Elle s'en informoit tres-souvent & avec un grand zéle, & étoit ravie d'en apprendre la continuation & l'acroissement. Elle disoit en se lamentant, *Qu'au lieu que les Dévotions de l'Eglise Romaine étoient tout faste, & n'étoient faites*

tes que pour la pompe & pour le ſpectacle, les nôtres étoient trop ſimples & trop nuës; Que nous n'avions pas aſſez de ſoin d'entretenir des ſentimens ſerieux & un cours ardent & enflamé; Que nous avions bien aſſez de lumiere pour nous conduire, mais que nous manquions de flâme qui excitât une haute dévotion.

Aprés avoir produit quelques exemples des diſpoſitions de l'eſprit de la Reine à l'égard de Dieu & de la Religion; je vais parler de ſes ſentimens à l'égard du prochain & de la nature humaine.

Les Princes ſont ſi élevez au deſſus du reſte des hommes, que d'ordinaire ils perdent de veûë ces miſéres auſquelles la plus grande partie du Genre-humain eſt expoſée. Ces miſeres troubleroient trop l'aiſe où ils vivent, s'ils en écoutoient le triſte recit. Quoy qu'on

leur

leur donne le tître glorieux de *Peres de la Patrie*, la plûpart d'eux ne connoiſſent gueres les calamitez de leurs Sujets, & moins encore en ſont-ils touchez quand ils viennent à les connoître. Nôtre Reine, d'heureuſe memoire, par l'affection obligeante avec laquelle elle traittoit tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, étoit devenuë les délices de tous ceux qui la connoiſſoient. Elle rendoit les afflictions des malheureux plus legeres par la part qu'elle y prenoit ; & les neceſſitez des miſerables leur devenoient plus aiſées à ſupporter, par la conſolation qu'elle leur donnoit. Elle avoit de l'affection pour ceux qui meritoient ſes bonnes graces, & de la compaſſion pour ceux qui avoient beſoin de ſa pitié. Ce luy étoit une choſe aiſée, de récompenſer, car toute ſorte de bonté couloit de ſon cœur naturellement

& ſans effort : mais c'étoit pour elle une choſe bien difficile, de punir ; hormis que la nature du crime ne rendît la miſericorde une cruauté : car alors elle étoit inflexible non ſeulement aux ſollicitations & à l'importunité des gens, mais à la tendreſſe & à la compaſſion de ſon cœur.

Certainement elle avoit reçû de la nature des diſpoſitions trés-heureuſes, qui ſe manifeſterent de ſi bonne heure qu'elles previnrent l'éducation. Elle étoit bonne & honnête, avant que de ſçavoir qu'elle devoit l'être. Ces nobles ſentimens crûrent avec l'âge : elle eût beſoin d'inſtruction, mais elle ne manqua jamais de docilité. J'ay ſouvent entendu dire que, dans tout le cours de ſon éducation, elle n'avoit donné, une ſeule fois, ſujet de luy faire des réprimandes : tant ſon heureux naturel la portoit à tout ce qui étoit bon, avant

avant même qu'elle connût le bien, & toûjours aprés qu'elle l'avoit connu.

Au ſortir preſque de l'enfance, elle paſſa chez des Etrangers: mais elle ſe conduisît avec tant de circonſpection; elle fit voir une ſi grande honnêteté, l'accés auprés d'elle étoit ſi libre, ſes manieres ſi obligeantes, ſa vie ſi exemplaire, ſa charité ſi liberale, que peut-être jamais ſiecle n'a produit auparavant un tel exemple. Jamais auſſi on n'avoit vû dans les Provinces-Unies un amour ſi general & une eſtime ſi univerſelle qu'étoient l'amour & l'eſtime dont elle y reçût des marques de perſonnes de toute ſorte de rang & de condition. Ce n'étoit que raviſſemens, que tranſports de joye. La vénération étoit ſi profonde, que quelque juſte qu'elle fut, elle ſembloit exceſſive. Ni ſa naiſſance étrangere,

gere, ni ſon extraction Royale, ni la diverſité d'intérêts & d'opinions, ni le manquement de pouvoir & de treſors égaux à ſa bonté ne furent capables de diminuer tant ſoit peu les témoignages de reſpect que luy donnoit tout un peuple, à qui naturellement un trop grand merite donne de la jalouſie quand il ſe trouve en ceux qui ſont à la tête de ſon Gouvernement.

Je crains de m'étendre trop ſur la juſtice qui fut renduë en ce Païs-là à nôtre auguſte Princeſſe, & ſur l'affliction univerſelle dont ſon depart y fut accompagné & ſuivi. Il auroit ſemblé qu'il ne ſe pouvoit rien ajoûter à une telle affliction, ſi l'on n'avoit vû dans le même Païs, en cette derniere deſolation, la conſternation & la douleur qu'y cauſa la terrible nouvelle qui y fut com-

comme un coup de foudre. Le deſeſpoir & la mort ſembloient peints ſur le viſage de tout le monde..... Je crains, dis-je, de n'inſiſter trop ſur ce ſujet, & qu'il ne ſemble que je veuille blâmer une Nation qui n'en pouvoit jamais faire aſſez pour une Princeſſe d'un merite ſi éminent.

En pourſuivant le portrait de la Reine, je joindray enſemble les qualitez ordinaires, quelque ſingulieres qu'elles ayent été en cette Princeſſe. Elle étoit une honnête & affable Maîtreſſe, une bonne Amie (ſi ce mot eſt au deſſous de ſon Rang, il n'eſt pas au deſſous de ſon humilité) & ſur tout une Epouſe pleine de tant de tendreſſe & de tant de reſpect, que l'un & l'autre ſemblent être au deſſus de l'idée la plus parfaite qu'on en ſçauroit imaginer. Les conditions les plus baſſes & les plus hautes, ni l'inegalité de la Fortune

ne n'ont jamais fait voir un modele ſi parfait. La tendreſſe & la complaiſance ſembloient combattre à l'envi qui ſeroit la plus éminente. Cette Princeſſe dans ſon exaltation n'avoit pas de plus grande joye que celle de penſer qu'elle luy donnoit occaſion de faire à ſon illuſtre Epoux un Preſent digne de luy. Les Couronnes & les Trônes n'avoient point pour elle de charmes plus grands que ceux qui luy faiſoient voir l'objet de toute ſa tendreſſe & de toute ſon eſtime élevé à cét état de grandeur qu'il merite ſi bien & qu'il ſçaura bien maintenir. Elle étoit tout zéle & tout raviſſement, lors qu'il ſe preſentoit quelque choſe à faire, où elle pouvoit luy témoigner ſa tendreſſe & ſon reſpect. Elle luy obéiſſoit avec plus de plaiſir que les plus ambitieux n'en ont à commander. Mais c'eſt un ſujet trop difficile

à re-

à representer, & il faut se contenter de ces expressions générales.

Ceux qui avoient l'honneur de la servir, ne peuvent jamais finir leur discours quand ils viennent à parler des témoignages qu'ils recevoient tous de sa bonté & de son honnêteté. Elle leur donnoit ses ordres avec tant de douceur, & étoit si soigneuse de ne les fatiguer pas trop, si sensible à leurs maladies & à leurs afflictions, si liberale en tant de differentes rencontres, que comme de tout cela il y a des exemples innombrables, aussi les personnes qui ont été les objets fréquens de tant de bonté, de tant d'affabilité, de tant de generosité, en scavent-elles mieux les particularitez, ces particularitez qui leur faisoient voir que tout étoit uniforme en cette illustre Princesse & que tout cou-

couloit de ſource. Elle avoit un ſenſible déplaiſir de la mort de ceux pour qui elle avoit une eſtime particuliere, & témoignoit en ces occaſions une douleur que les perſonnes d'un rang ſi élevé croyent généralement n'étre pas de leur bienſéance. L'abondance de larmes qu'elle répandit pour la mort de nôtre cher Primat, qui preceda la ſienne de bien peu de jours, montrerent combien elle connoiſſoit ſon merite & combien elle en faiſoit de cas.

Elle prenoit tant de ſoin de tous ceux qui étoient à elle, que lors qu'elle vit de quelle nature alloit être ſa derniere maladie, elle fit retirer toutes les perſonnes qui n'avoient point eû encore une maladie de cette eſpéce. Elle ne voulut point permettre qu'aucune de ces perſonnes ſe tint autour d'elle, de peur que leur

service ne mit en danger leur santé. Cependant, quand quelques-unes de celles qui luy appartenoient étoient tombées dans cette maladie véritablement formidable, son affection ne luy avoit jamais pû permettre de les faire éloigner ou retirer, quoy-qu'il arrivât qu'elles se trouvassent logées proche de son Apartement.

La bonté & la compassion de la Reine ont eû de grandes occasions de s'exercer. Quelque grand qu'ait été son pouvoir, on peut dire, & il est vray, qu'elle est allée plûtôt au delà de ses forces, qu'elle n'est demeurée en deça. Ces généreux Confesseurs & Exilez que la Persécution de France a obligé de se retirer icy & dans les Provinces-Unies ont ressenti les effets de sa tendresse, & reçû d'elle un acueil trés-consolant. Les desordres d'Irlande contrai-

traignirent grand nombre de gens de toute ſorte de condition à fuir & à chercher ici un aſyle. Ils avoient paſſé tout d'un coup de l'état d'une extrême abondance à l'état d'une extrême miſére. La plûpart d'eux furent ſecourus par ſon moyen pendant le temps qu'ils ſe trouverent en ce Royaume, & reçûrent, aprés que la tempête fut paſſée, ce qui leur fut néceſſaire pour s'en retourner chez eux. L'abondance de ces ſecours charitables & la maniere tendre & obligeante avec laquelle ils furent donnez, rendirent l'exil de ces Réfugiez & plus court & plus ſupportable. Les miſérables parmi nous, particuliérement ceux qui ſouffroient par les accidens de la guerre, trouverent dans la Bourſe de la Reine un ſecours facile & abon-

dant. Elle ne borna jamais sa charité à un certain nombre d'objets ; sa charité s'étendoit par tout. La Reine ne se remettoit pas non plus entierement à ses Aumoniers du soin de ses charitez. Elle exhortoit tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, où ceux à qui elle accordoit un accés plus libre, à l'informer des néceſſitez des perſonnes de merite. Jamais cette sorte d'application ne l'incommodoit ; jamais sa main n'étoit reſſerée quand les gens meritoient d'avoir part à ses liberalitez, ou que la néceſſité étoit preſſante. Sa regularité & son exactitude à cét égard ne peut être bien exprimée. Cette Princeſſe trouvoit que même un Treſor Royal, quoyque diſpenſé par une main encore

core plus Royale, ne pourroit pas ſuffire à tant de demandes. C'eſt pourquoy elle prenoit ſoin de ſçavoir au juſte le merite & les beſoins de ceux qui pretendoient à ſes bien-faits : & elle faiſoit paroître ſur ce ſujet autant d'exactitude, autant d'attention, autant de mémoire & autant de diligence que ſi elle n'avoit pas eû ſur les bras des affaires d'une plus haute importance. Il ſemble qu'elle tenoit des regîtres & des journaux. Car elle obſervoit en tout cela une méthode ; qui n'a jamais été connuë de perſonne, autant que je puis le ſcavoir. On avoit grand ſujet de croire qu'elle s'étoit fait ſur ce ſujet certaines regles & certaines notes.

Elle conduiſoit ſes charitez avec

un ſi grand ſecret, ſelon la maxime de l'Evangile, que jamais perſonne n'a ſçû ce qu'elle donnoit, ou à qui elle donnoit, que ceux qu'elle étoit obligée d'employer. Quand les perſonnes ſur leſquelles les bienfaits devoient tomber, avoient accés auprés d'elle, ſa main les diſpenſoit elle-même: & lors qu'il faloit néceſſairement employer les mains des autres, elle les chargeoit & leur enjoignoit de garder le ſecret inviolablement. Pour elle, elle étoit ſi éloignée de parler de ces choſes, que quand on recommandoit à ſa charité des perſonnes qui avoient été déja recommandées par d'autres, & qui avoient été deja aſſiſtées par ſa bénéficence, elle n'en donnoit rien à connoître à ceux qui parloient pour ces perſonnes ſur le bruit de leur indigence, & laiſſoit paſſer la choſe ſans

rien

rien dire : ou si la misére étoit représentée plus grande qu'on ne la luy avoit dépeinte auparavant, elle accordoit un nouveau secours, sans donner la moindre connoissance de ce qui avoit été déja fait.

Quoy-que la Reine menât une vie trés-Chrêtienne & trés-innocente, elle avoit conçû une profonde tristesse pour les pechez qui lui faisoient craindre des jugemens qui sembloient pendre sur nos têtes. Et comme il ne faut point douter que lors qu'elle répandoit son ame devant Dieu, elle ne donnât sur ce sujet un libre cours à ses gemissemens & à ses soûpirs ; aussi témoignoit-elle sa douleur, d'une maniére extrêmement touchante, à ceux à qui elle faisoit connoître plus particulierement les sentimens de son cœur & qu'elle honoroit de sa confiance. L'impieté & les blas-

phemes, le mépris ouvert de la Religion, les railleries qu'on faisoit de la vertu; tout celá qu'elle entendoit dire qui regnoit parmi la Nation, luy donnoit une secrette horreur, & lui faisoit prevoir des jugemens si terribles, qu'elle étoit comblée de tristesse. Ces douloureuses réflexions avoient produit dans son cœur une affliction secrette, plus grande que tout ce qu'on scauroit dire. Elle étoit sur tout sensiblement affligée quand elle apprenoit que quelques-uns qui témoignoient un grand zéle pour la Couronne & pour le Gouvernement présent, sembloient s'imaginer que par là ils avoient droit de mener une vie licentieuse & de tomber dans d'autres irrégularitez. *Quelle bénédiction*, disoit-elle souvent, *peut-on attendre de telles mains, ni d'au-*

d'aucune choſe qui paſſe par elles? Il luy tardoit de voir un nombre conſiderable d'hommes d'une probité exacte, dont le cœur fût généreux & desintereſſé, qui ne ſe propoſaſſent que le bien public, auſquels on pût confier les intérêts de la Couronne & de la Nation, & ſur le ſervice deſquels on pût eſperer que Dieu répandroit ſa bénédiction. Elle avoit beaucoup d'eſtime pour les perſonnes qu'elle reconnoiſſoit être véritablement vertueuſes & religieuſes: quand ces qualitez manquoient, les autres conſidérations n'avoient pas grand pouvoir ſur ſon eſprit. Elle faiſoit une grande difference de ceux qui étoient perſuadez des principes de la Religion, quoy-que par quelque malheureuſe cauſe ces principes ne produiſiſſent pas les effets qu'ils devoient produire, d'avec d'au-

tres qui avoient bani de leur esprit la creance de ces veritez. Elle consideroit que quand les principes de la Religion sont éteints, il n'y a plus rien à esperer ; & qu'on ne peut bâtir sur rien ; mais que s'ils demeurent dans l'esprit, quelque foibles & inefficaces qu'ils soient, ils conservent une semence qui tôt ou tard & dans quelque heureuse occasion ne manquera pas de se montrer & de croître. Aprés l'impieté ouverte, ce qui affligeoit le plus sensiblement la Reine, c'étoit la froideur de ceux qui prétendoient être des gens pieux, & qui pourtant n'avoient ni l'ardeur ni l'activité que la vraye pieté demande ; le peu de zéle & la desunion du Corps des Protestans ; les foiblesses, les fantaisies, les caprices & les affectations de quelques-uns qui sembloient avoir de bonnes inten-

intentions. Elle disoit souvent avec une douleur trés-vive : *Ces os secs peuvent-ils vivre !* Quand elle apprenoit que des pechez crians regnoient dans nos Flottes & dans nos Armées, elle donnoit sur ce sujet des instructions à ceux qu'elle jugeoit capables d'y remédier en quelque sorte, par les voyes possibles qu'elle leur ouvroit. Elle faisoit entendre à quelques-uns qui occupoient des postes trés-éminens, qu'on ne sçauroit luy plaire ni l'obliger mieux, qu'en prenant soin d'arrêter ces desordres & ces déreglemens qui croissoient tous les jours, & qu'en ramenant les choses à la gravité & à la sobrieté des premiers temps. Le grand projet dont elle étoit occupée en dernier lieu au regard de cette noble fondation destinée pour ceux qui auroient été estropiez ou vieilli sur mer, étoit for-

mé de sorte, que les Pratiques de cét Hôtel Royal auroient engagé les Invalides & les vieillards à finir leurs jours dans la crainte de Dieu. La moindre nouvelle ouverture qu'on luy faisoit sur les moyens d'entretenir dans les cœurs de ces gens-là des sentimens de pieté, luy causoit une joye merveilleuse. Elle eût quelque discours sur ce sujet le jour qui préceda celuy où elle tomba malade. Elle avoit bien de la douleur d'apprendre qu'à peine l'Irlande étoit délivrée de tant de calamitez, qu'elle étoit retournée aux légéretez & méme aux abominations des temps précedens. Elle parloit de ces choses comme une personne qui trembloit & qui succomboit sous leur poids. Elle prenoit un soin particulier d'être bien informée de l'état de nos Plantations & de ces Colonies que nous avons

parmi

parmi les Infidéles. Mais ce n'étoit pas une petite affliction pour elle, d'apprendre que nos gens y faiſoient honte à la Religion dont ils portoient le nom; je ne dis pas quelle Religion preciſément ils profeſſoient, car la plûpart d'eux ne ſemblent gueres en profeſſer aucune. La Reine écouta de bon cœur une propoſition qui fut faite d'eriger des écoles & de fonder un Collége parmi eux. Elle examina ce plan & le fonds qu'on déſiroit. C'étoit un noble projet, qui auroit conſumé quelque partie conſidérable du Revenu: ce qui faiſoit que des gens y trouvoient à redire. Mais la Reine avoit conſideré ſi bien toutes choſes, qu'elle répondoit elle-même à toutes les objections: & elle avoit pris cette affaire ſi fort à cœur, qu'elle l'avoit miſe dans un très-

bon ordre, pour la présenter au Roy en cét état à son retour & la finir alors. Elle sçavoit avec quelle ardeur il concouroit à tous les desseins de cette nature, bien que des occupations plus pressantes ne luy permissent pas de s'y appliquer fort. La Reine digeroit & preparoit ces sortes de matieres ; afin que le Roy n'eut qu'à y donner son consentement. Comme elle connoissoit le grand zéle que Sa Majesté avoit pour tous les bons desseins, elle prenoit grand soin de luy en faire bien voir l'importance & la gloire. Il n'y avoit rien qui enflamât davantage les desirs de cette Princesse, que l'espérance d'étendre la Religion, principalement quand elle croyoit voir parmi les Infidéles une belle moisson qui n'attendoit que l'envoy des Ouvriers ; quoy-qu'aprés tout les infideles du dedans parussent être plus incurables & plus difficiles

ciles à ſauver que ceux du dehors.

Les ſoins de ſon zéle & de ſa charité ne ſe bornoient pas aux peuples de ſa domination, ſur leſquels elle étoit obligée de veiller d'une façon particuliere. Toutes les Egliſes étrangeres excitoient ſa vigilance, ſa tendreſſe, & ſa liberalité. Elle n'étoit pas inſenſible à toutes les bontez des Egliſes de Hollande. Elle s'en reſouvenoit toûjours avec une tendreſſe pleine de gratitude. Elle regardoit les Réfugiez de France comme des perſonnes que Dieu luy avoit envoyées pour reſpirer à l'ombre de ſa protection, & trouver quelque ſoulagement par ſa faveur. Ces reſtes diſperſez de nôtre Soeur aînée, qui avoient été chaſſez de leurs Valées, ont été raſſemblez par les ſoins de Leurs Majeſtez. C'eſt la puiſſante interceſſion du Roi qui les a rétablis dans

dans leur Païs, & qui a rétabli aussi leurs Edits : mais c'est la charité de la Reine qui les a formez en Corps, qui a établi parmi eux un ordre, & qui leur a donné le moyen de joüir de leurs avantages & de les transmettre à leur posterité. Elle avoit soin aussi de conserver les précieux restes des Eglises de Boheme. Elle avoit formé les Séminaires dans quelques endroits d'Allemagne qui se trouvoient épuisez par la guerre & incapables d'élever leur jeunesse & de transmettre à leurs descendans la foy qu'ils professoient.

Voilà quels étoient les sentimens de nôtre Sainte Reine : Voilà les sujets d'espérance que nous avions pour l'avenir. Si toutes ces choses que j'ay marquées se fussent fait voir en une autre Princesse, elles auroient été une belle & abondante production de vertus qui au-

auroient promis long-temps beaucoup : en nôtre Princeſſe c'ont été ſeulement des coups d'eſſay & de ſimples préſages de ce que nous attendions d'elle. Ce n'a été, pour ainſi dire, que l'aurore d'un tres-beau jour. Tant de nuages & tant d'épais brouillards avoient couvert la ſplendeur de ce beau Soleil dés qu'il avoit commencé à luire, que la lumiere en avoit été fort interceptée. Les deſordres de la guerre avoient auſſi mis bien des obſtacles à l'exécution de tant de grands deſſeins. La Reine ſe connoiſſoit admirablement en bienſéances. Elle ſcavoit que les bienſéances placées à propos & ſelon les temps & les circonſtances ont un grand agrément, mais que hors de là elles ne produiſent pas le même effet. Il ſembloit qu'elle avoit grand nombre d'années à vivre : ſa jeuneſſe étoit une des bénédictions

qui

qui étoient répanduës en ſa Perſonne, & elle nous faiſoit eſperer une longue joüiſſance de toutes les autres. Nous nous flations de l'eſpérance d'un Regne long & durable. Cette eſpérance ſi chére, ſi agreable ne nous permettoit pas d'imaginer ni de craindre rien de contraire. Quelque généreux & deſintereſſez que ſoient nos ſentimens dans la ſpéculation, l'amour propre nous eſt ſi naturel, que nous nous intereſſons principlement pour nôtre temps. Nous penſons pouvoir aiſément procurer & remettre des avantages tranquiles à ceux qui viendront aprés nous. Il ſemble que ce que dit Ezechias ſoit la voix de la nature, *la parole du Seigneur eſt bonne, qu'il y aura paix & verité en mes jours.* Quand par nôtre imagination nous portons la durée d'un état fixe de bonheur au delà de la durée apparente de nôtre vie, nous

nous

nous croyons nous-mêmes fort en seûreté. En considerant combien toutes choses étoient déréglées & dans quel desordre tout étoit tombé, il y avoit du plaisir à esperer qu'une main aussi habile que celle de la Reine joüiroit de la vie & du mouvement aussi long-temps qu'il étoit nécessaire, pour mettre toutes choses dans un bon ordre, & jusqu'à ce que la Nation eût changé de face, que nous eussions recouvré nôtre vertu, nôtre réputation & nôtre gloire ancienne; que la Religion eût été parmi nous non seulement affermie, mais élevée à un si haut degré, qu'elle eût répandu son éclatante lumiere par toute la terre; qu'elle eût communiqué ses benignes influences à toutes les Eglises étrangeres, & quelques-unes un peu terribles à l'Eglise Romaine: je n'entens point parler d'une terreur que produit la cruauté, qui est le véritable

ritable caractére de cette Egliſe, lequel nous luy laiſſerons toûjours tout entier ; j'entens parler d'un vif éclat de vertu & de religion parmi nous. Enfin nous nous flations que la Reine vivroit juſqu'à ce que la Liberté publique eût été établie ſur de bons fondemens : j'entens parler du pouvoir & de l'autorité d'un gouvernement bien balancé & bien conduit, qui eût maintenu la Proprieté & les nobles principes de la Liberté du Genre-humain ; qui eût diſpenſé la juſtice & récompenſé la vertu d'une maniére douce, mais ferme, & qui eût reprimé les prétentions exorbitantes de ceux qui comprennent ſi peu ce que c'eſt que la Liberté publique, qu'ils ne ſont pas capables de la diſtinguer de la licence, laquelle attaque premierement la Religion & la vertu, puis tombe de ſon propre

pre

pre poids ſous le fleau des Uſurpateurs au dedans, ou devient la proye aiſée des Conquerans étrangers. L'état de corruption d'un peuple eſt la choſe du monde la plus propre à être le prélude de l'eſclavage. La Liberté ne ſçauroit être maintenuë que par la vertu, par la temperance, par des deſirs moderez, par le contentement de l'eſprit. Or puis que ces qualitez ne peuvent être aquiſes que par les principes de la Religion, c'eſt une verité inconteſtable, que la Liberté & la Religion vivent & meurent enſemble.

C'eſt ces avantages & bien d'autres, qui nous regardoient & regardoient tous les peuples étrangers, que nous avions droit d'eſperer de la continuation d'un Regne comme celuy de la Reine. Nous penſions que Dieu l'ayant doüée de tant de qualitez extraordinaires, & l'ayant con-

conduite si heureusement par une particuliere providence, nous en pouvions bien conclure que son Regne seroit de longue durée. Les apparences étoient pour nous. En effet, quoyqu'en la Reine la gayeté & la vivacité de la jeunesse fut temperée par la gravité & le serieux d'un âge avancé; la jeunesse pourtant paroissoit toûjours avec un air frais & riant qui montroit que la nature n'avoit pas fait la moitié de sa course. Une santé si ferme, une maniere de vie si reguliere, un temperament si doux, cét ordre si exact, cette ponctualité, ces heures si reglées: tout cela sembloit ajoûter de nouvelles seûretez à nos espérances, & nous empêchoit de penser que la Reine pût regner & vivre moins que la Reine Elisabeth.

Nous tirions de l'Exemple de la Reine & de son gouvernement de

de ſi grands avantages, que dans la frayeur même que nous cauſa ſa maladie ; nous nous flations que Dieu ne vouloit que nous éprouver & nous faire encore mieux ſentir le prix ineſtimable d'une Princeſſe ſi accomplie ; afin qu'étant renduë à nos prieres, nous fiſſions plus de cas de ſes vertus & un meilleurs uſage de ſes ſoins. Nous ne pouvions nous imaginer que nous fuſſions à la veille d'être frapez d'un ſi terrible coup. Nous qui peu de jours auparavant nous étions repreſenté avec tant de joye ce que les enfans de nos enfans verroient de leurs propres yeux en cette Auguſte Reine, nous vîmes obligez de craindre que nôtre Soleil ne ſe couchât avant que d'être parvenu à ſon midi Au milieu d'une telle affliction, chacun recueilloit en ſon eſprit tout ce qu'il avoit vû & remarqué dans la Reine. Quoy-

qu'il

qu'il y en eût qui en ſçavoient plus les uns que les autres, chacun pourtant en ſçavoit aſſez pour être conſterné & comblé de douleur. On rappelloit dans ſa mémoire toutes les merveilles de ſon Adminiſtration & toutes les particularitez de ſa vie. Chacun avoit quelque choſe de particulier à dire: & tous ajoûtoient au dénombrement commun & augmentoient la lamentation générale.

Véritablement, il faut jetter un voile ſur ce qui eſt ſacré. Les Secrets de l'Etat ſont de ce caractére. On ne doit les revêler que lors que ce temps eſt venu auquel il faut les inſerer dans les Annales & en faire parvenir la connoiſſance à la Poſterité. Cependant, en demeurant dans les bornes que preſcrit la diſcretion, nous pouvons nous hazarder à découvrir certaines choſes ſur ce ſujet, ſans aller trop loin. L'exactitude

tude avec laquelle les heures de la Reine étoient reglées ; ſa Patience dans les Audiences qu'elle donnoit ; la Douceur avec laquelle elle commandoit ; la maniére reſervée & diſcrete avec laquelle elle parloit ; ſa Circonſpection dans les promeſſes qu'elle faiſoit ; le peu de diſpoſition qu'elle avoit à trouver des défauts eu autrui ; ſa Promtitude à recompenſer ; ſa Diligence dans les ordres qu'elle donnoit ; la Facilité & la Bonté avec laquelle elle écoutoit tout ce qui luy étoit propoſé ou conſeillé ; le Compte exact qu'elle rendoit de tout à celuy que Dieu & ſon propre choix avoient fait ſon Oracle : toutes ces choſes, chacune à part, étoient des qualitez bien admirables, mais raſſemblées & jointes enſemble, paroiſſent être plûtôt une idée qu'on ait formée dans ſon ima-

gination de ce qui devroit être, qu'une idée de ce qu'on peut raisonnablement attendre d'une personne. On a sans doute sujet de supposer que toute la vie de la Reine auroit fait voir les mêmes perfections. Au reste, si j'ay omis beaucoup d'autres choses, ce ne sont point des défauts, ce sont des vertus, non de mauvaises actions, mais de bonnes, rien, en un mot, qui ne merite l'applaudissement public. Afin que la Reine eût tout le temps necessaire pour chaque chose, elle commençoit tous les jours de bon matin. Ainsi, elle avoit beaucoup d'heures à employer: & rien n'étoit fait à la hâte; on n'y remarquoit ni confusion ni impatience. Ses dévotions soit particulieres, soit publiques n'étoient en aucun temps renduës moins longues qu'elles n'avoient accoûtumé d'être: & elle trouvoit toû-

toûjours assez de temps pour entretenir la gayeté de sa Cour, & recevoir toutes sortes de personnes. Elle n'étoit pas si occupée des grandes soins, qu'elle oubliât les petits. Ceux qui sont exacts dans les petites choses, sont d'ordinaire peu exacts dans les grandes: & ceux qui ont l'esprit occupé des grandes choses, croyent être en droit de négliger les petites; ils s'imaginent qu'ils se feroient du tort s'ils y étoient trop exacts. Mais c'étoit quelque chose de nouveau, de voir une Reine qui ne négligeoit pas même ce qu'elle regardoit comme des bagatelles, qui s'y prenoit de si bonne grace, qu'en ces occasions elle ne laissoit pas de conserver son caractére, & de faire voir de la dignité; & qui néanmoins conduisoit & regloit les plus grandes affaires de l'Etat avec une prudence, une fermeté, & une Majesté inexprimables.

S'il y a eû en elle quelque chose qui ait semblé être trop au dessous de sa Personne & de son merite, c'est que son humilité & sa modestie ne lui donnoit pas assez bonne opinion d'elle-même, & lui faisoit croire trop facilement que les raisons que les autres luy proposoient étoient meilleures que les siennes. Mais elle en usoit ainsi au regard de sujets où son peu d'experience sembloit rendre cette modeste défiance d'elle-même plus raisonnable & où il n'étoit question de rien qui regardât en aucune maniere la conscience ; car quand il s'agissoit de quelque chose de semblable, elle étoit ferme & inébranlable.

Son Administration fut accompagnée d'un bonheur singulier. Nous avons sujet de croire, qu'à sa consideration nos affaires eurent un meilleur succés qu'elles n'auroient

roient eû. Il y avoit en sa Personne quelque chose qui desarmoit beaucoup de ses Ennemis. Quand ils l'approchoient, une partie d'eux étoit d'abord gagné par ses manieres; pendant que la dexterité secrette de sa conduite rendoit inutiles les desseins de ceux qui étoient turbulens & implacables. Nous partimes une fois être exposez aux dangers les plus éminens. Nos malheureux succés sur mer sembloient devoir faire triompher de nous nos Ennemis. Ils étoient le long de nos Côtes, & furent quelque temps maîtres de la mer. Mais une secrette garde sembloit se tenir autour de nous. Tout le dommage que nos Ennemis nous firent en une seule rencontre, qui fut un exemple de la barbarie avec laquelle ils nous auroient vraisemblablement traittez tous, si nous étions devenus leur proye, ne nous incom-

moda pas beaucoup. Il sembla même que ce petit dommage fut envoyé du Ciel pour nous porter à nous unir mieux contre nos Ennemis. La Nation ne perdit pas cœur pour cet accident; son zele s'enflâma davantage. C'étoit alors le premier coup d'essay du Gouvernement de la Reine. Mais elle, qui dans des occasions ordinaires ne faisoit point de difficulté d'avoüer des apprehensions qui n'étoient pas messéantes, montra, à la veûë d'un péril si éminent, une fermeté d'ame & un air si assuré & si intrepide, qu'elle fit honte aux hommes les plus courageux. Elle cachoit ses secrettes craintes avec un air si tranquile, qu'il sembloit qu'elle ne craignît rien, lors qu'elle avoit à craindre les plus grands malheurs qui puissent arriver. Elle étoit resoluë, si les choses fussent venuës aux extrê-

mitez, de hazarder sa Personne avec son Peuple; de le sauver, ou de perir avec lui.

Ce commencement de l'exercice de l'Autorité Royale, auroit bien dû en dégouter pour toûjours la Reine. Durant tout ce temps-là elle posseda son ame par sa patience, & fut constamment résignée à la volonté de Dieu, sans aucune inquietude touchant les évenemens. L'heureuse nouvelle d'une grande victoire & d'une conservation encore plus grande de la Sacrée Personne de Sa Majesté, dont les plus assurez instrumens de la mort n'avoient approché de si prés, que pour y laisser des marques authentiques de cette Providence qui veille sur ce grand Prince: ces heureuses nouvelles, dis-je, changerent la scene & la face des affaires. Ce qu'il y eût de moins changé, ce fut l'air de la Reine. Il parut plus de joye

dans ſes yeux, mais la même tranquilité, laquelle ne l'a jamais quittée. Ce ne fut pas un petit ſurcroit de joye pour elle, qu'une autre Perſonne pour qui elle a toûjours conſervé un profond reſpect eût été auſſi preſervée des périls de la guerre. En cette occaſion elle étoit une autre Sabine. Quoy-qu'elle ne fût nullement cauſe de la guerre, elle auroit ſacrifié volontiers ſa vie pour l'une ou l'autre de ces Perſonnes, qu'elle ſçavoit être alors expoſées à de ſi grands dangers. Deux jours aprés qu'elle eût reçû les agreables nouvelles dont j'ay fait mention, elle parla ſur ce ſujet avec tant de tendreſſe & avec des ſentimens d'une ſi profonde reconnoiſſance pour la bonté de Dieu envers elle, qu'elle jetta des larmes. Elle confeſſa alors ingenument, *Qu'elle avoit tremblé, non pas tant à cauſe du danger où elle*

le s'étoit trouvée elle-même, qu'à cauſe de ce qui ſe paſſoit alors à la Boine, où l'on étoit en action. Elle ajoûta, *que Dieu avoit exaucé ſes prieres*, & l'en *benit* avec une joye trés-ſenſible *comme d'une des plus grandes faveurs qu'elle en eût jamais receûës.*

Sa ſeconde Adminiſtration finit la reduction de l'Irlande. L'eſpérance du ſuccés s'étoit une fois ſi fort ralentie, qu'il ſembloit que cette Ile dût être encore une autre année le Theatre de la guerre. Elle en attribuoit fort la cauſe à la licence & à d'autres deſordres qu'elle apprenoit qui y croiſſoient plûtôt qu'ils n'y diminuoient. Les affaires changerent tout d'un coup de face par une hardie, mais neceſſaire réſolution, qui fut exécutée auſſi vaillamment, qu'elle avoit été généreuſement priſe. En preſence d'une grande Armée,

une poignée de gens paſſe une profonde riviere, force une Ville & oblige l'Ennemi de ſe retirer à la hâte. La Poſterité regardera cela comme une des plus ſignalées actions de la guerre, & comme un illuſtre exemple qui montrera juſqu'où le courage & la valeur peut aller, & ce que des gens braves & bien commandez ſont capables de faire. Une grande victoire ſuivit peu de jours aprés. Le ſuccés de l'action fut ſi long-temps douteux, qu'il y eût bien du ſujet de croire que des *mains pures levées au Ciel* avoient fort contribué à cette illuſtre victoire. Depuis, on ne douta plus du ſuccés entier de la Campagne, qui fut concluë par la reduction entiere de l'Irlande. Les réflexions que la Reine fit ſur ce ſujet, furent de la même nature que ſes autres réflexions. *Ailleurs, nos Forces*

ces tant par mer que par terre, diſoit-elle, *paroiſſoient trés-conſiderables & nous donnoient de ſi grandes eſperances, que nous croyions qu'il pourroit bien ſe paſſer quelque choſe de deciſif. Nous apprehendions ſeulement que l'Irlande ne fût trop mal munie pour une campagne qui finit tout. Cependant les voyes de la Providence ſont ſi oppoſées aux veûës des hommes, que rien de mémorable n'eſt arrivé qu'en Irlande, d'où l'on attendoit peu, ou preſque rien.*

La Reine avoit encore entre les mains les rênes du Gouvernement, lors que nous fumes menacez d'une deſcente & d'une invaſion, dont le deſſein étoit conduit avec tant de ſecret, qu'il y avoit bien du danger que nous ne fuſſions ſurpris, en un temps où nos préparatifs de mer n'étoient pas

finis, & où nos Forces de terre n'étoient pas fort conſidérables. L'action paroiſſoit devoir être terrible : & à cauſe de celui qui devoit conduire l'entrepriſe, nous craignions quelque violence particuliere contre la Reine. Alors nous reçûmes de nouvelles preuves de la protection du Ciel. Ce qui vient immédiatement de cauſes qui ne ſont point du reſſort des conſeils humains, & ne peut être une production de l'adreſſe & de la force, doit être ſans doute attribué à une providence particuliére ; ſur tout ſi la nature ſemble ſortir de ſon cours ordinaire & ſi les ſaiſons ſont extraordinairement déréglées. Une longue continuation d'un temps orageux, ſans aucune interruption, ſur le point de l'execution du deſſein de nos Ennemis, rendit leur projet impraticable. Le même vent qui em-

empêchoit leur Flotte de sortir, joignoit les nôtres. Aprés, le changement de temps nous fut aussi favorable qu'il fut funeste à nos Ennemis. Tout cela n'arriva point sans une direction toute-sage & toute-puissante, laquelle produisit ensuite un des évenemens les plus glorieux qui soient jamais peut-être arrivez à l'Angleterre. Alors ceux qui s'étoient assemblez pour faire une invasion dans nôtre Païs, se virent contraints d'être les tristes spectateurs de la destruction de la meilleure partie de cette Flotte; sur laquelle ils avoient fondé de si hautes espérances. Sans diminuer la bravoure de nos gens, ni la sagesse de la conduite de nôtre Amiral; il faut reconnoître, que la Providence Divine a agi en cette occasion d'une façon extraordinaire:

& s'il nous eſt permis d'entrer dans ſes ſecrets, & de juger des cauſes cachées de ce grand évenement, nous conclurons ſans doute que la pieté & les prieres de la Reine ne contribuerent pas peu à un ſuccés ſi conſidérable.

Elle recevoit les bons ſuccés avec la même bienſéance avec laquelle elle recevoit les mauvais. La ſituation de ſa grande ame la mettoit au deſſus de tous les évenemens, de quelque nature qu'ils fuſſent. Elle étoit modeſte dans la bonne fortune, ferme dans la mauvaiſe, & tranquile dans l'une & dans l'autre. Dans une autre année de ſon Adminiſtration, les temps furent fâcheux, quoyqu'ils ne le fuſſent pas autant qu'ils l'avoient été auparavant. La Reine crut que Dieu étoit irrité contre nous; & il n'étoit pas difficile de juſtifier ſa colere, &

de

trouver la cauſe des ſévéres effets de ſa providence.

On a bien moins de peine ſans doute à rendre raiſon pourquoy nos affaires ont été expoſées à quelques traverſes, qu'on n'en a à dire pourquoy nous avons été favoriſez de tant de bénédictions. La Reine étoit fort ſenſible à tout ce qui auroit pû être regardé comme des fautes commiſes ſous ſa conduite; & elle craignoit toûjours de ne manquer elle-même en quelque choſe qui donnât un juſte ſujet de plainte. Lors qu'elle ſe trouvoit dans des difficultez embaraſſantes, dont elle ne pouvoit ſe tirer, elle avoit recours à Dieu: & quoy-qu'elle n'eut ni les principes ni le temperament des Enthouſiaſtes, elle déclaroit néanmoins ſouvent, qu'elle ſentoit dans ſon ame un calme parfait, aprés qu'en ſes oraiſons elle avoit verſé ſes penſées & ſes inquie-

quietudes dans le Sein de ce grand Dieu.

Quand il arrivoit des accidens fâcheux, par un effet de la providence immediate du Ciel, elle disoit, particulierement à l'occasion d'une grande perte sur mer, *Qu'encore qu'en cela il n'y eut pas de-quoy se plaindre ou se chagriner, on y trouvoit pourtant un juste sujet d'affliction, en ce qu'on y remarquoit la main de Dieu d'une façon si particuliere.* Quelquefois elle craignoit qu'il n'y eût de certains péchez secrets qui gâtassent tout: mais elle revenoit d'abord de cette réflexion, en disant, *Qu'il y avoit des péchez assez visibles, sans qu'il fût necessaire de deviner ce qui pouvoit être caché.*

Dans des temps plus agreables & lors que les choses commencerent à changer heureusement de face, elle ne s'enorgueillit jamais

mais. Il fut pris une réſolution tres-importante, qui a changé tout viſiblement les affaires. Par cette ſage réſolution, non ſeulement nous nous ſommes aſſuré la domination de ces mers ſur leſquelles nous prétendons qu'elle nous appartient, mais nous avons aquis pour le préſent un empire ſur mer bien plus étendu. Nous ſommes maître de l'Ocean & de la Meditarranée: & non ſeulement les mers nous ſont ouvertes, mais encore les Côtes de nos Ennemis. La Reine avoit le coeur trop tendre, pour trouver aucune véritable ſatisfaction dans la deſtruction de leurs villes & dans la ruine de leurs pauvres & innocens habitans. Elle parloit ſur ce ſujet avec indignation contre ceux qui avoient commencé ces pratiques, même en pleine paix, & lors qu'on ſe croyoit fort en ſeûreté à la faveur des paroles les plus ſolenneles

&

& des protections les plus authentiques. Elle avoit de la douleur de ce que la guerre rendoit nécessaire une telle hostilité, & de ce qu'on étoit obligé de l'employer pour donner des considerations à un autre Prince, & l'empêcher d'exercer de semblables barbaries, en luy en faisant sentir les effets. *J'espere*, disoit-elle, *que de telles pratiques deviendront si odieuses à tous ceux qui les ont commencées, & qui en les exerçant ont contraint les autres à user de represailles, qu'à l'avenir on les laissera là pour toûjours.*

Quand les affaires étoient ainsi en bon état, la Reine ne concevoit point une confiance plus assurée, ni ne sortoit de cette dépendance où elle étoit à l'égard de Dieu. Dans tous les plaisirs de la vie, elle conservoit une constante indifference pour leur continuation, & étoit si disposée à

les voir disparoître, sans le moindre regret, qu'on voyoit bien qu'ils n'avoient pas fait grande impression dans son cœur & qu'elle n'y avoit nul attachement. Elle n'avoit pas autrement raison d'en user de la sorte, & ces pensées & ces sentimens ne provenoient d'aucun autre principe que d'un pur dégoût de la vie, & du desir d'une vie meilleure. Elle sentit une fois ou deux une certaine indisposition qui lui fit conclure, qu'elle alloit tomber dans quelque grande maladie. Ainsi elle s'attacha à mediter sur la mort, à l'envisager, afin qu'elle pût juger par les effets que cela produiroit dans son esprit, comment elle étoit disposée à combattre ce terrible ennemi, quand il approcheroit. Mais elle se sentit fort tranquile & fort indifferente sur ce sujet; ou si elle panchoit à desirer quelque chose, c'étoit

c'étoit d'être dégagée des liens du corps : en ſorte qu'elle dit, *Qu'encore qu'elle ne fît pas des prieres pour la mort, elle ne faiſoit pas des voeux & des prieres contre elle ; qu'elle laiſſoit la choſe à Dieu & ſe remettoit entierement à la diſpoſition de ſa providence. Si je ne ſouhaite pas la mort*, ajouta-t-elle, *je ne la crains pas.*

Comme elle avoit ces ſentimens lors qu'elle enviſageoit la mort à quelque diſtance ; auſſi conſerva-t-elle la même tranquilité quand il fut queſtion de la combattre de prés. Icy je me trouble & me ſens ſaiſi d'effroy ! Car qui pourroit regarder ce funeſte accident avec autant d'indifference que la Reine l'a regardé. Je ſcay que pour écrire ſelon les regles de l'art, il faudroit icy tirer un voile

voile & laiſſer imaginer au Lecteur ce que la plume ne ſcauroit bien repréſenter. C'eſt une matiere qui ne peut être ni bien ménagée ni bien décrite. Mais c'eſt la nature qui me conduit, & non pas l'art. Je vais donc continuer mon diſcours ſur ce qui reſte à dire, quoy-que ſans cette force & cette véhémence que le ſujet ſemble demander. Je n'en parleray que languiſſemment & foiblement ſelon la qualité & diſpoſition de mon eſprit, ſans me mettre en peine de ménager une auſſi pauvre choſe qu'eſt la réputation d'écrire d'une maniere proportionnée à la ſublimité du ſujet. Que la matiere parle icy elle même; elle parlera avec une force qui ſuppléera à tous les defauts.

La Reine ſeule étoit tranquile, lors

lors que tout étoit consterné & desolé autour d'elle. Les douloureux gemissemens de ceux qui l'approchoient, n'étoient pas capables de lui causer le moindre trouble. Elle s'élevoit si fort au dessus de tout ce qui est mortel, que même celui qui lui étoit plus que tout le monde ensemble, & aux volontez duquel elle s'étoit dans toutes les autres occasions entierement soûmise, ne pût luy inspirer le moindre desir pour la vie. Son ame sembloit être tout-à-fait dégagée de son corps : elle se trouvoit élevée au dessus de cette tendresse qui avoit fait de plus fortes impressions dans son cœur, que toutes les autres choses de la terre. Elle regardoit desormais sans la moindre inquietude & sans la moindre émotion tout ce qu'il y a de mortel & de périssable.

Quand on lui anonça l'appro-

che

che de la mort, elle reçût cet avertiſſement ſans nul trouble & enviſagea avec fermeté ce qui a fait trembler les plus grands courages. En cette ſorte d'occaſion, où il n'y a point lieu à la diſſimulation & à l'artifice, & où tout devient ſincere & naïf, il parut bien que le calme regnoit depuis long-temps dans ſon ame, & qu'elle étoit remplie de la plus ſublime pieté. Une paiſible ſituation d'eſprit, qui la rendoit toute diſpoſée à être dégagée des liens du corps, & une reſignation entiere à la volonté de Dieu, ne l'abandonnerent pas un moment. Il ne reſta rien auſſi à être expedié & reglé, dans ſes dernieres heures. Son eſprit n'étoit dans aucune agitation, mais dans un profond calme; ſa voix paiſible & douce ſembloit appeller ſa belle ame à aller prendre poſſeſſion de la demeure céleſte : & elle rendit le

der-

dernier soupir avec une constance & une douceur, qui quoy-que peu ordinaires, ont été la fin naturelle de la vie qu'elle avoit menée.

Quelque tranquile que fût l'esprit de la Reine dans sa maladie mortelle, la nouvelle du danger où elle se trouva, remplit toute la Nation, aussi bien que Londres, de consternation & d'effroy, comme si des tonneres & des tremblemens avoient ébranlé les Cieux & la Terre. La noirceur couvroit le visage de chacun: un silence confus, accompagné de regards où la desolation étoit peinte, n'étoit rompu que par des larmes & par des sanglots: & toutes ces marques de desolation étoient si générales & si extraordinaires, que quelque digne que la Reine fut de l'affection de la Nation, on n'auroit jamais crû qu'elle l'eût

posse-

poſſedée ſi entierement. C'étoit alors un temps de joye & d'alégreſſe. Nous célébrions cette divine Nativité qui nous a donné à tous la vie & l'eſpérance de l'immortalité bienheureuſe. Mais ce fut une interruption bien triſte de cette ſacrée Solennité, que la maladie qui jetta l'alarme & la frayeur dans nos ames. Nous reſpirâmes une fois par l'epérance que nous conçûmes, nous crûmes que cette maladie ne ſeroit pas auſſi funeſte qu'elle a été. Cette eſpérance répandit une joye auſſi grande & auſſi univerſelle que nôtre affliction l'avoit été: nous croyions aiſément une choſe que nous déſirions ardemment. Mais nôtre eſpérance s'évanoüit bientôt: nôtre joye étoit mal fondée; & cet intervale qui avoit trompé nôtre douleur, ne ſervit qu'à la rendre enſuite plus grande & plus forte. Alors tout le monde re-

doubla la ferveur de ses oraisons; & s'écrioit, *Seigneur, epargne ton peuple & n'expose pas ton héritage à opprobre.* Nous priions plus pour nous-mêmes que pour la Reine, quand nous poussions nos cris vers le Ciel pour sa vie & pour le rétablissement de sa santé. Les Ministres du Seigneur & le Peuple, les riches & les pauvres, toutes sortes de personnes, de tout rang & de toute condition se joignoient aux Litanies. Des soupirs & des gemissemens universels retentissoient parmi ces prieres dans toutes les Eglises & dans toutes les ruës. Nous n'osions pas nous informer de l'état de cette sacrée santé: & cependant nous étions dans une impatience extrême de le scavoir; & quand nous nous en informions, ce n'étoit qu'en tremblant. Le cri de nos péchez fut plus fort que celuy de nos prie-

res ; l'un fut exancé, & non l'autre.

Mais quelque sévérement que Dieu eût dessein de nous visiter, la Reine étoit dans une disposition très-paisible, & ne sentoit aucun abbatement d'esprit ni de corps. Elle déclara alors, *Qu'elle sentoit dans son cœur la joye d'une bonne conscience ; & que le pouvoir & la vertu de la Religion étoit son soutien, que l'agonie même ne pourroit ébranler.* Elle fit paroître toûjours de la douceur envers tous ceux qui étoient autour d'elle. A la verité la douceur luy étoit naturelle : toutefois par les choses que je viens de dire on peut voir que rien ne fut capable de mettre son esprit hors de sa situation naturelle & de changer tant soit peu les manieres. Peu d'heures avant qu'elle expirât, comme celui qui faisoit auprés d'elle les fonctions du mini-

stére sacré, avoit continué long-tems dans ce saint service, elle apprehenda qu'il ne fût las, & luy commanda de s'asseoir, & repeta ses ordres jusqu'à ce qu'il eût obéï. Cela, qui en soi est trop peu considérable pour être rapporté, est toutefois propre à faire voir la présence de l'esprit aussi bien que la douceur du naturel de la Reine. La priere étoit son exercice continuel, toutes les fois qu'elle étoit éveillée : elle y trouvoit des consolations & des rafraichissemens si sensibles, qu'elle croyoit qu'ils luy faisoient plus de bien, & soulageoient plus son corps qu'aucune chose qu'on luy donnât. Comme elle s'affoiblissoit fort, elle résolut de se munir du grand Viatique des Chrêtiens. Elle reçut donc le Saint Sacrement avec une devotion qui enflâma & attendrit tous ceux qui en furent les témoins. Aprés ce

grand Acte de la Communion de l'Egliſe, elle s'attacha entierement à la méditation des choſes du Ciel; & ne penſa gueres depuis à autre choſe. Elle étoit alors comme ravie en eſprit. Telle fut la tranquilité de ſon ame dans ſes dernieres heures, qu'encore que des Symptômes montraſſent qu'elle étoit fort oppreſſée, elle ne ſentit gueres des inquietudes. C'étoit ſeulement par les choſes qu'elle voyoit qu'on luy donnoit & par celles qu'on luy annonçoit ſur la mort, qu'elle jugeoit du danger où étoit ſa vie. Elle ne connut gueres qu'elle fût malade, par rien qu'elle ſentit dans le cœur. Le peu d'émotion avec lequel elle ſupportoit ſon mal, fut pendant quelque temps attribué à cette tranquilité & à cette patience par laquelle elle poſſedoit toûjours ſon ame. Mais quand elle eut re-

dit si souvent dans quel état elle se sentoit, on vit bien, qu'il y avoit une bénédiction particuliere dans une si douce fin d'une vie qui s'étoit passée au milieu de tant de divers accidens, d'une maniere toûjours égale.

Le plus difficile reste à faire. Nôtre imagination, remplie des plus nobles & des plus augustes idées sur le sujet de la Reine, nous la représentera sans doute comme toûjours vivante, avec toutes ces graces de majesté & de douceur, qui l'accompagnerent continuellement. Mais, helas! nous ne sommes que trop assurez que ce n'est qu'une illusion. Elle nous a quitté cette auguste Reine, elle est allée dans le séjour des bienheureux, d'où l'on regarde les Couronnes & les Trônes d'ici bas comme bien peu de chose, en comparaison de la splendeur de cette gloire qui est

ſi élevée au deſſus de toute la pompe des Triomphes & des Couronnemens de la Terre.

En conſiderant dans toute ſon étenduë le grand changement qui eſt arrivé à la Reine, & ce haut degré de gloire où elle eſt parvenuë, nous pouvons adoucir nôtre douleur. Mais ce ſujet eſt quelque choſe de trop ſublime pour nous maintenant, & trop au deſſus de ce dont nous ſommes capables dans l'état où nous nous trouvons en ce bas monde. Et de là nous devons conclurre d'abord avec des tranſports de joye, que ce changement l'a renduë heureuſe & infiniment heureuſe, qu'il l'a élevée beaucoup plus au deſſus de ce qu'elle étoit il n'y a pas long-temps, qu'elle n'étoit élevée au deſſus de tout le reſte des mortels.

Mais voici revenir la douleur & l'effroy. De ſi ſombres & ſi

épais nüages ſemblent nous enveloper & enveloper tout ce qui eſt autour de nous, qu'une reflexion auſſi brillante que celle que nous venons de faire ſur la gloire preſente de la Reine, ne ſçauroit les diſſiper. Pendant que nous ſommes perſuadez de ſa felicité & qu'elle a gagné infiniment par le change, l'amour propre eſt ſi fort, & les ſens font de ſi fortes impreſſions, que lors que nous conſiderons ce que nous avons perdu en la perdant, nous ſuccombons ſous le poids de nôtre affliction, éperdus, comme ſi nôtre vie & nôtre joye s'en étoient allées avec elle, comme ſi des nuits obſcures & un long hiver avoient glacé tout nôtre ſang & amorti toutes nos facultez.

Il ſemble que ce ſeroit une ſévérité peu néceſſaire, de faire paroître nôtre malheur encore plus grand; comme ſi l'accablement

où nous ſommes n'étoit pas déja aſſez fâcheux. Cependant, il faut ici ouvrir une autre ſcene tragique, & nous remplir l'eſprit de la penſée terrible de ce que nous ne pouvons que trop juſtement & trop raiſonnablement prevoir. Il ſemble que Dieu *ait preparé les voyes à ſon ire*, & ſoit prêt à retirer ce glorieux Inſtrument qui a arrêté ces calamitez, que nous avons ſujet de craindre qui ne ſoient plus que dans leur maturité.

Nous ne ſommes pas entierement abandonnez. Dieu nous conſerve toûjours celui par le ſeul moyen duquel, vû les circonſtances préſentes, nous pouvons être en ſeûreté & mener une vie heureuſe. Ces devoirs & ces reſpects qui étoient diviſez auparavant, doivent ſe réünir & ſe tourner entierement vers le Roi. Il a hérité de tous ceux qui avoient

pour objet son illustre Epouse ; & il en a hérité d'autant plus justement que nous avons tous vû (Dieu veuille que nous n'en sentions pas les effets) la playe profonde que cette mort a faite dans son cœur, dans ce cœur, dont la fermeté semble être le véritable caractére. C'est véritablement une chose bien naturelle, que celui qui a le mieux connu le merite de cette grande Princesse, en soit le plus touché & le mette à un plus haut prix. Le plus grand hommage donc que nous pouvons rendre aux cendres de nôtre bienheureuse Reine, c'est de redoubler nôtre zéle pour celui qu'elle aimoit si parfaitement, & dans l'esprit duquel sa mémoire est si gravée qu'encore que, pour l'amour de nous, nous devions être affligez de ce qu'elle y a fait de si fortes impressions, nous ne pouvons pour l'amour de la Reine, que

voir avec bien du plaiſir combien ſon merite eſt rehauſſé par les beaux éloges que ſon illuſtre Epoux en fait, par les juſtes devoirs qu'il luy rend, par l'extrême affliction que luy cauſe ſa perte, laquelle a preſque accablé une Ame qui avoit demeuré ferme au milieu des accidens les plus fâcheux de la fortune.

Si la crainte que nous ont ſi ſouvent cauſée les périls auſquels la vie de ſa Sacrée Perſonne a été expoſée, devient maintenant encore plus grande: Si nous ſentons mieux qu'auparavant que ce Prince nous met en ſeûrté au dedans & nous rend grands au dehors: ſi nous voyons bien préſentement ce que c'eſt que ce merveilleux Inſtrument qui nous reſte, & qui empêche que les calamitez ne nous envelopent, ne nous inondent: Si à la veûë des dangers auſquels une vie ſi precieuſe eſt expoſée,

nôtre affliction augmente ; si cette veûë nous épouvante, comme pourroit faire une nuée grosse de foudres & de tempêtes : Si tout cela nous fait envisager les plus terribles malheurs & nous comble de tristesse ; faisons réflexion que rien n'est capable de détourner ou dissiper ces desastres, que le renoncement à nos pêchez, qui nous exposent tout nuds à la vengeance du Ciel, qui nous ont déja attiré un terrible coup de la colere divine, & qui peuvent obliger Dieu à redoubler. Il ne faudroit qu'un autre coup semblable pour nous perdre entierement.

Pour conclure ; Aprés avoir donné quelque chose à la nature, & un libre cours à nôtre affliction, le véritable aussi bien que le plus utile moyen de pleurer la perte que nous avons faite, c'est de nous recueillir & de nous étudier

à

à imiter ces vertus & ces perfections que nous avons admirées en la Reine ; & qui nous doivent rendre sa mémoire prétieuse, *prétieuse comme un parfum répandu*, & toûjours d'une tres-bonne odeur.

Sa Mort a touché tres-sensiblement toute la Nation & la jettée dans une affliction extrême, au delà de tout ce qu'on peut avoir jamais vû. Et certes, nôtre affliction doit être en quelque sorte proportionnée au sujet qui la produit. Quelque affreuse qu'elle soit, il y a de la satisfaction à considerer qu'on rend à la mémoire d'une Reine si illustre ce qui lui est dû si legitimement, & que nôtre douleur est aussi profonde qu'elle est universelle. Elle a éclatté de la maniere la plus solennelle, & selon toutes les bienséances. Cét auguste Corps qui représente la Nation, a commencé : aprés, toute la Na-

Nation a suivi un si illustre exemple, mais sincerement, cordialement, sans dissimulation, sans artifice, avec une affection la plus tendre qui fut jamais. Que si nôtre perte produit son principal & son meilleur effet, si elle imprime dans nos coeurs les sentimens de la Religion, la crainte de Dieu & la terreur de ses jugemens; si ce funeste coup, quelque terrible, quelque menaçant qu'il soit, produit en nous de grandes & heureuses qualitez; les evenemens répondront à cela, ils seront conformes à leurs causes ou du moins aux sujets pour lesquels ils arriveront.

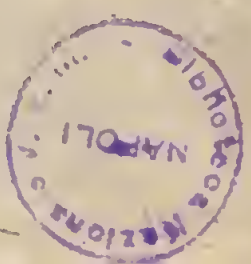
Quelques jugemens qui semblent pendre sur nos têtes, une répentance générale & une veritable réformation de nos moeurs changera aussi-tôt la face des choses, dissipera ces épouvantables nuées qui paroissent pleines de

foudres & prêtes à crever. Mais ſi une telle converſion générale eſt quelque choſe que nous n'ayions pas ſujet d'eſperer ; s'il n'y a qu'un petit nombre de perſonnes dont le coeur ſoit bien diſpoſé, ce petit nombre pourra nous procurer la continuation de nôtre tranquilité & l'adouciſſement de nos miſeres. Que ſi nôtre deſtruction eſt concluë : eſt fixée par un arrêt irrevocable ; un certain nombre de vénérables affligez peuvent eſperer d'en arrêter le cours, juſqu'à ce qu'ils ſoient morts en paix, ou ſe promettre d'avoir un ſort plus doux que les autres, s'il arrive qu'ils ſoient envelopez dans une commune calamité.

Pren garde aux Parfaits & conſidere ceux qui ſont droits, car leur fin eſt la paix.

FIN.

612177



49 – 51. Commencement des Loüanges

57.

65 –

67 = –

82 = 83.

116.

143. 145

148.

164 – –

178

BIBLIOTECA